

BULLETIN DES ARMÉES

DE LA RÉPUBLIQUE

RÉSERVÉ A LA ZONE DES ARMÉES

LA DÉFENSE NATIONALE

Vote des crédits au Sénat

DISCOURS DE MM. RENÉ VIVIANI ET MILLERAND

Le Sénat a discuté et voté, mardi, les douzièmes provisoires applicables au troisième trimestre de l'année en cours. Les crédits ouverts s'élèvent à 5.623 millions.

M. Aimond, rapporteur général, analyse les crédits dont la plus grande partie sera consacrée au paiement des dépenses militaires :

La guerre que nous font nos ennemis oppose aujourd'hui non seulement l'homme à l'homme, mais la machine à la machine. Les Allemands n'ont pas hésité à recourir contre nous aux moyens les plus condamnables. Il faut bien que nous répondions à leurs efforts désespérés. De là la nécessité de dépenses nouvelles. Nous supporterons tous les sacrifices qu'il faudra pour soutenir la guerre jusqu'au bout. Il y a émulation pour le mieux faire entre le Gouvernement et les commissions. Tous nous voulons améliorer la défense nationale pour rendre certain le salut de la patrie.

Discours du Président du Conseil

M. René Viviani, président du conseil, monte à la tribune.

Je n'ai rien à ajouter à l'exposé de notre situation financière, que vient de présenter en termes lumineux l'infatigable et éminent rapporteur de la commission des finances.

Je désire seulement prendre acte de l'appel qu'il vient de nous adresser en faveur d'une collaboration toujours plus étroite du Gouvernement et du Parlement.

Je veux également apporter des paroles de netteté, de loyauté, de cordialité, afin de dissiper certains malentendus.

Qu'est-ce qui a été fait dans le passé au point de vue du contrôle ? Le Parlement a le contrôle, le Gouvernement a l'exécution. C'est là le principe essentiel de toute démocratie. Ce principe a été appliqué strictement depuis dix mois.

Le contrôle parlementaire doit emporter permanence de la session. M. le ministre de la guerre a présenté aux commissions de l'armée de la Chambre et du Sénat des règles sur lesquelles on s'est mis d'accord au sujet de l'exercice du contrôle de ces deux commissions.

Certes, les commissions parlementaires se sont trouvées à certains moments en divergence avec le Gouvernement ; mais cela était inévitable et de la discussion devaient jaillir la vérité et l'accord.

La commission de l'armée du Sénat a abouti à certaines conclusions : quelques-uns des grands services de la guerre ont échappé à la critique ; pour d'autres, à côté d'efforts admi-

rables, il y a eu des lacunes, des flottements, des erreurs.

Ces fautes, ces erreurs sont en voie de réparation rapide. La collaboration de la commission de l'armée avec le Gouvernement accélérera l'accomplissement de l'œuvre nécessaire.

Nous intensifierons surtout des fabrications industrielles indispensables, afin de placer à la disposition de nos vaillantes troupes les armes et les munitions dont elles se servent avec tant d'héroïsme. (Vifs applaudissements.)

Mais il y a à côté des éléments matériels les éléments moraux. Le gouvernement doit avoir la confiance de l'Assemblée devant laquelle il se présente.

Nous avons besoin d'une confiance mais non aveugle ; nous ne voulons ni d'un optimisme béat ni d'une défiance systématique et amère. Nous demandons au Sénat une confiance raisonnée, méthodique.

Cette confiance dont je viens de parler, le Parlement a bien voulu nous l'accorder jusqu'ici et nous la témoignons expressément à plusieurs reprises. Nous lui demandons de nous la garder.

Il continuera ainsi à maintenir dans le pays cette union de toutes les bonnes volontés qui apparaît à tous, amis et ennemis, comme un si grand élément de notre force et qui constitue un si puissant réconfort pour nos héroïques combattants. (Très bien ! — Applaudissements.)

La veille de la déclaration de guerre, ce pays, fils de la Révolution, semblait divisé ; il a suffi d'un grand geste pour qu'il oubliât ses dissensions, qu'il retrouvât le calme et fût prêt à tout, à tout, même à un lent et patient effort. (Applaudissements.)

Eh bien, nous devons à cette France qui a montré un esprit si résolu, aux combattants qui versent leur sang pour la servir, nous devons de fortifier davantage notre concorde, afin que plus tard l'histoire puisse dire que, devant la crise, les partis n'ayant plus qu'un cœur, se sont réconciliés dans la religion de la Patrie ! (Très vifs et unanimes applaudissements.)

Discours du Ministre de la guerre

M. Millerand, ministre de la guerre, prend ensuite la parole :

Au moment où le Sénat est appelé à voter les crédits nécessaires à la défense nationale, je veux apporter au Sénat, comme je l'ai fait à la Chambre, des renseignements généraux sur l'activité du ministère de la guerre depuis le début des hostilités. Cet exposé sera un antidote efficace aux seuls périls qui pourraient nous menacer et qui ne viendraient que de nous-mêmes : l'inquiétude et le découragement.

A la veille de la guerre, le Parlement avait adopté un programme de 1.400 millions destinés à renforcer notre armée. La guerre nous a surpris avant qu'il pût être réalisé. Après la mobilisation militaire, nous avons dû décréter la mobilisation industrielle. La tâche était difficile ; je n'ai pas à rappeler comment les difficultés ont été vaincues.

Du 1^{er} août au 1^{er} avril, nous avons sextuplé la production. (Applaudissements.)

La course pour les munitions n'a pas été sans cesse ascensionnelle ; il y a eu des fléchissements ; cela tient aux difficultés de mise en œuvre pour les usines.

La course n'a pas cessé de monter pour la fabrication des éléments de nos canons de 75 : les prévisions annoncées se réalisent ; nous faisons tout pour les dépasser. Je puis donner des assurances satisfaisantes pour l'artillerie lourde. La production des munitions n'a cessé d'être poussée avec activité. En ce qui concerne particulièrement les poudres et explosifs, je voudrais rendre hommage à l'effort merveilleux de nos établissements de l'Etat et de l'industrie privée ; nous étions jusqu'à la guerre tributaires de l'Allemagne.

La course de production des explosifs est passée de 0 à 400 au 15 mai 1915.

Je veux dire un mot des armes portatives ; nous avions avant la guerre abandonné la fabrication de notre fusil ; nous l'avons reprise, grâce au dévouement de nos ouvriers d'Etat et à la collaboration précieuse de l'industrie privée.

Du 1^{er} janvier au 15 mai la production des mitrailleuses a doublé. Pour l'aéronautique, je pourrais vous montrer une progression semblable. Les courbes sont tout aussi encourageantes pour tous nos autres moyens de combat.

Enfin puisqu'il a plu à l'ennemi de s'honorer la guerre par l'emploi d'engins interdits, il faut qu'on sache que nous les suivrons sur tous les terrains. (Vifs applaudissements unanimes.) J'ai créé une section d'étude des gaz asphyxiants, où officiers de l'armée, savants de l'Université et de l'Académie des sciences mettent leur expérience et leur savoir en commun.

La réorganisation du service de santé était loin d'être achevée au début des hostilités ; la tâche était particulièrement difficile pour le recrutement du personnel. Il m'est agréable de rendre hommage au dévouement, au patriotisme, à l'héroïsme de tous nos médecins militaires et civils. (Applaudissements.) Mais les médecins civils n'étaient pas au début tous choisis suivant leurs aptitudes et leurs spécialités ; ils ne connaissaient pas tous suffisamment les règlements administratifs. Personne ne conteste que des progrès considérables ont été réalisés dans l'organisation du service de santé.

Le service de l'intendance avait également un personnel insuffisant au moment de la mobilisation. Le pays a reconnu les efforts qui avaient été faits et les résultats qui ont été obtenus. (Applaudissements.)

Personne plus que moi ne connaît les erreurs et les faiblesses commises ; c'était mon devoir de ne pas laisser passer aucune ; j'ai conscience de ne pas avoir manqué à ce devoir.

J'ai rendu à la vie civile 138 officiers généraux dans la zone de l'intérieur. Je suis fermement résolu à poursuivre sans relâche le redressement des erreurs et des fautes. Il ne faut pas cependant que les détails nous fassent perdre de vue l'ensemble; nos alliés qui connaissent par une expérience personnelle les difficultés de la tâche rendent un public hommage à l'organisation de nos industries de guerre. Je demande à mes compatriotes de ne pas être moins équitables.

Gardons-nous de discréditer à la légère les grands organes de la défense nationale.

Qu'un député à la tribune affiche sa méfiance du Gouvernement en général, et du ministre de la guerre en particulier, qu'entraînés par leur ardeur patriotique et leur impatience bien légitime de voir réparer certaines erreurs ou combler certaines lacunes, un membre ou des membres du Parlement (groupes ou commissions), se laissent aller à dépasser la juste mesure, ce sont des incidents, sans doute inévitables, de la vie parlementaire, et vous êtes là, messieurs, pour les réparer, seuls qualifiés que vous êtes pour distribuer l'éloge ou le blâme. Mais ne oublions pas, si rien n'est plus souhaitable que l'étroite et loyale collaboration dont parlait tout à l'heure, avec son éloquence, M. le président du conseil, entre le Parlement et le Gouvernement. Il n'est pas de collaboration efficace sans confiance réciproque.

Pour moi, ni le souci de ma dignité, ni plus encore, le sentiment de mes devoirs et de mes responsabilités ne me permettraient de garder une minute mes fonctions, si je n'avais la certitude d'être accompagné et soutenu dans l'accomplissement de ma lourde tâche, par l'absolue confiance des représentants de la nation. (Vifs applaudissements.)

La discussion générale est close après ce discours et les crédits adoptés.

CHAMBRE DES DÉPUTÉS

Vote de la Proposition Dalbiez

La Chambre a adopté, samedi, à l'unanimité de 489 votants, le texte modifié de la proposition Dalbiez, tel qu'il avait été rédigé à la suite de l'accord intervenu entre le ministre de la guerre et la commission de l'armée.

Avant le vote, M. Millerand, en un clair résumé, a exposé les dispositions proposées pour une meilleure utilisation des hommes mobilisés et mobilisables. Ce résumé fait saisir nettement l'économie de la proposition, telle qu'elle est sortie de la collaboration du Gouvernement avec la commission.

Les mobilisables visés par la proposition.

Deux catégories de mobilisables sont visées par la proposition. L'une se compose des hommes de l'article 42 (de la loi de 1905) : ce sont les employés des administrations publiques; et l'article 1^{er} règle leur sort. L'autre comprend ceux qu'on pourrait appeler les travailleurs de la défense nationale, les ouvriers employés dans les établissements, les ateliers, les usines qui travaillent pour l'armée; et l'article 6 s'occupe d'eux.

De la première catégorie et des dispositions de l'article 1^{er}, je n'ai qu'un mot à dire; il peut se résumer en cette formule : c'est que les chefs responsables de la bonne marche des administrations publiques sont, sous leur responsabilité, maîtres de la décision qui concerne leurs subordonnés et ce sont eux qui diront si l'intérêt public exige ou non qu'ils demeurent à leur poste.

Les commissions consultatives.

En ce qui concerne les travailleurs de la défense nationale, la caractéristique de l'article 6

qui les vise est l'institution, en vue d'aider dans son œuvre délicate et difficile le ministre de la guerre, d'une commission consultative dont le rôle est double, rôle de recrutement, rôle de revision.

Pour le recrutement, car nous aurons besoin, personne n'en doute, d'un supplément de personnel pour ces établissements, ces usines et ces ateliers, les commissions recevront, par les soins de l'autorité militaire, communication des tableaux de recrutement de la région où elles opèrent; elles seront ainsi en mesure de fournir d'utiles indications sur tels et tels hommes qui mobilisés pourraient être utilement appelés à travailler dans telle catégorie d'établissements ou d'usines.

C'est la première partie de leur mission.

La seconde est un rôle de revision. Pour pouvoir remplir, elles seront munies, toujours par les soins de l'autorité militaire, des listes des hommes mobilisés dans les usines, dans les établissements, dans les ateliers qui travaillent pour la défense nationale. Elles seront ainsi — je réponds ici à la question que me posait l'honorable M. Lauche — en mesure, si elles se trouvent en présence de cas qui seraient, comme je le crois, exceptionnels, mais qui n'en sont pas moins scandaleux, de fournir au ministre de la guerre des indications précises, qui lui permettraient de les faire cesser.

Comment seront composées ces commissions?

Elles comprendront, en nombre égal, des patrons et des ouvriers. Je n'ai pas besoin de dire à la Chambre que, fidèle à une doctrine qui est la mienne depuis de longues années, je ne manquerai pas, pour les composer, de m'entourer des indications et des renseignements que pourraient me fournir les grandes associations ouvrières et patronales.

Composition et rôle des Commissions.

Voilà ces commissions constituées. Quel est le rôle qu'elles auront à jouer? Entendons-nous bien, et que pas plus au dehors que dans cette Chambre, il n'y ait malentendu sur le caractère et la portée de leur double mission!

La commission de l'armée et le ministre de la guerre ont été d'accord pour penser qu'il ne pouvait s'agir, pour ces commissions, de pénétrer dans les usines et dans les établissements. Je remercie M. le président de la commission de l'armée et M. le rapporteur, de leur signe d'assentiment. Nous sommes complètement d'accord.

Il ne peut pas s'agir davantage, ni pour elles ni pour personne, de se servir de cette loi pour favoriser des intérêts particuliers ou certaines catégories de particuliers. Le but exclusif de la proposition, dans l'esprit de ses auteurs comme dans celui du ministre de la guerre et de la Chambre tout entière, est de servir l'intérêt de la défense nationale.

Le but de la loi.

Remplacer de mauvais ouvriers, envoyer aux usines qui en manquent, le personnel dont elles ont besoin, tel est le double but que doit atteindre la proposition qui vous est soumise. Rien de moins, rien de plus. C'est donc par une erreur que je tiens tout de suite à dissiper — parce qu'il n'y a rien d'aussi dangereux, en pareille matière, que les illusions et, par suite, que les déceptions — que, sur certains points, des hommes ont cru qu'il leur suffirait de se faire inscrire sur les registres ouverts dans les dépôts pour recevoir les indications des ouvriers d'état que nous pourrions, le cas échéant, appeler; pour, par là même, avoir droit à attendre, dans les dépôts, une désignation éventuelle.

Le général Pédoya, président de la commission de l'armée. — C'est bien cela!

Le ministre de la guerre. — Je crois que c'était nécessaire à dire, et c'est pour cela que j'ai tenu à monter à la tribune.

D'un autre côté, il est également utile de

dire que, des dispositions qui ont été prises par le Gouvernement, comme demain du vote de la loi, ne naîtra pas pour les familles très intéressantes d'un certain nombre d'anciens ouvriers d'établissements ou d'ateliers qui travaillent aujourd'hui pour la défense nationale, le droit de réclamer que leur parent, leur mari, leur fils reviennent travailler dans l'usine où autrefois ils étaient occupés et quittent, pour ce, soit le dépôt, soit le front.

Sans doute, s'il y a besoin à l'usine d'ouvriers nouveaux, c'est à eux d'abord qu'on fera appel, mais on ne leur fera appel que s'il en est besoin. Je répète que là encore, ce n'est point de la considération d'intérêts particuliers, mais de la défense nationale qu'on s'inspirera, et j'ai répondu par là...

M. Victor Dalbiez. — C'est bien l'esprit de la loi.

Le ministre de la guerre. — Je vous remercie, monsieur Dalbiez, de votre assentiment et je suis enchanté de voir que je traduis exactement à la tribune l'opinion des auteurs de la proposition, qui est celle du ministre.

J'ai répondu par là même à une question que, dans la dernière séance, me posait l'honorable M. Maurice Binder lorsqu'il se préoccupait et avec raison du danger qui allait naître pour certains parcs de l'armée, parcs d'automobiles, parcs d'artillerie, parcs du génie, des appels qui seraient faits aux ouvriers d'état.

Lorsque j'ai invité M. le général commandant en chef à mettre immédiatement à ma disposition tous les ouvriers spécialistes que, sur l'indication des industries qui en auraient besoin, je lui réclamerais, j'ai eu soin d'indiquer que ces ouvriers dont la présence était reconnue nécessaire pour la défense nationale dans les usines de l'intérieur devraient en tout cas être renvoyés du front, quelles que fussent leur classe et leur situation, sous une seule réserve, c'est qu'ils ne seraient pas déjà employés comme spécialistes à l'armée.

Ce serait en effet une méthode détestable que celle qui consisterait, pour armer les usines de l'intérieur, à désarmer les usines du front.

Ainsi donc là où le mobilisé est utile, que ce soit à l'intérieur ou que ce soit sur le front, il doit demeurer ou aller, sans souci des préférences, ni des intérêts particuliers.

La reproduction du texte même, adopté par la Chambre et qui va être soumis au Sénat, n'ajouterait rien aux explications du ministre. Signalons seulement que la loi apporte des sanctions.

Ceux qui auront trompé ou tenté de tromper l'autorité sur leur véritable qualité, profession ou aptitude, et ainsi obtenu ou tenté d'obtenir soit leur mise en sursis d'appel, soit leur envoi, comme mobilisés, dans un établissement militaire ou dans une usine ou entreprise privée travaillant pour l'armée seront poursuivis devant le conseil de guerre et punis d'un emprisonnement de deux à cinq ans et d'une amende de 500 à 5,000 fr.

Tout chef de service dans l'ordre administratif ou militaire, tout directeur d'usine ou d'entreprise privée et toute autre personne qui aura facilité sciemment le délit ci-dessus spécifié, sera poursuivi dans les mêmes conditions comme complice et puni des mêmes peines.

LA GUERRE AÉRIENNE

Dans la matinée du 27 juin, un de nos avions a réussi à jeter avec succès huit obus sur les hangars à zeppelins de Friedrichshafen (Lac de Constance). Une panne de moteur l'a obligé à atterrir au retour. Il a réussi à atteindre le territoire suisse à Rheinfelden.

Un avion allemand a lancé deux bombes sur Saint-Dié; une femme a été tuée.

ECHOS DE FRANCE ET DE L'ÉTRANGER

Le général Ganeval. — Nous avons annoncé la mort glorieuse du général Ganeval, tombé aux Dardanelles. On possède aujourd'hui quelques renseignements sur les conditions dans lesquelles il fut tué.

Le 7 juin, au matin, il était parti de bonne heure, comme il le faisait chaque fois que la brigade était en première ligne. Il voulait, ce jour-là, passer par les tranchées anglaises qui occupent toute la partie gauche du front.

Après les avoir visitées, il entra dans le secteur français, celui de son commandement; c'est là que, d'abord, il assista au tir, dont il observait le résultat, dédaignant le périlleux, la tête hors de l'abri. Les coups l'atteignirent juste.

Il félicita les observateurs, puis s'en fut voir un boyau en construction à moins de cent mètres de la tranchée turque; il s'y engagea le premier, un peu courbé, pour ne point trop se découvrir. S'arrêtant un instant, il s'assit sur un petit rebord, afin de mieux observer, et, brusquement, leva le buste presque tout entier hors de l'abri. Immédiatement un coup de feu partit de la ligne turque, et le général, sans dire un mot, s'effondra, blessé mortellement à la tête.

Les Italiennes. — La « Croisade des femmes françaises » a, naguère, adressé un appel aux Italiennes, qui viennent de répondre. Voici un extrait de leur lettre :

« Les Italiennes, qui ont, elles aussi, des traditions de patriotisme, sauront accomplir leur devoir et fraterniser avec vous dans cette guerre sainte pour la défense du bon droit et de la civilisation. Nous sommes entrées « dans le cycle du sacrifice », comme vous l'appellez, confiantes dans la victoire, persuadées que nous marchons vers un but lumineux et accomplies par l'espoir d'accélérer par notre intervention le triomphe final qui, seul, pourra assurer au monde la paix durable pour laquelle tant de sang généreux a été répandu. »

Les signataires les plus illustres, celles des princesses Borghèse, de la duchesse de Cambronne, de la princesse Carraciolo, de la marquise Guiccioli, de la princesse Pamphili, de la comtesse Salandra, de la marquise Visconti-Venosta, de la princesse de Piombino, de la marquise Giacinta del Gallo-Rocciogiovine, d'Eleanora Duse, de Dora Melegari, etc., etc., sont apposées au bas de ce document, qui a fait à Rome — comme à Paris — la plus vive impression.

Amitiés américaines. — Vendredi après-midi, la réunion annuelle des anciens élèves de l'université Cornell, résidant à Paris, a pris le caractère d'une manifestation de sympathie franco-américaine par la présence de plusieurs Parisiens notoires, qui, dans ces dernières années, ont travaillé à resserrer les liens d'amitié par quoi l'Amérique s'unit à la France.

Vendredi soir, l'ambassadeur des États-Unis, M. William Sharp, et de nombreux publicistes américains assistaient, sous la présidence de M. Paul Deschanel, président de la Chambre des députés, au banquet de l'association de la presse anglo-américaine, auquel avaient été conviés aussi beaucoup de publicistes français.

Au champagne, après un toast porté aux souverains des nations alliées et au président des États-Unis, par M. Somerville Story, président de l'association, M. Paul Deschanel a pris la parole. Invoquant son passé de journaliste, il a rappelé qu'en 1883 il avait exprimé le vœu d'un rapprochement entre la France et l'Angleterre, de ce rapprochement qui est devenu une étroite alliance. On a fait une ovation à l'éminent académicien.

D'autres discours ont été également prononcés par l'ambassadeur des États-Unis et par le préfet de police, M. Laurent, qui ont été fort applaudis.

Nuée de gaz sous vent léger. — La Gazette de Cologne se félicite vivement que l'armée allemande ait eu recours aux gaz asphyxiants. Elle se frotte les mains, si l'on peut ainsi dire d'une gazette. Et elle nous raille, en exprimant sa joie. Voici cet article :

« L'esprit des conventions de la Haye est l'empêcher les cruautés et les massacres inutiles, lorsqu'il existe des moyens plus doux de mettre l'ennemi hors de combat. »

« Est-il un plus doux procédé de guerre, est-il un procédé plus conforme au droit des gens que de lâcher une nuée de gaz qu'un vent léger emporte doucement vers l'ennemi? Ce procédé est analogue à celui d'une inondation artificielle. »

« ... Ce qui a fait pousser à l'ennemi des cris de protestation contre l'emploi des gaz, c'est seulement l'impossibilité où il est de rivaliser avec la science allemande. »

La Gazette de Cologne croit sans doute parler sérieusement, en nous déclarant incapables de rivaliser avec la science allemande. Mais les soldats boches ne partagent certainement pas son avis sur les procédés conformes au droit des gens, quand le « vent léger », changeant soudain de direction, rabat sur eux-mêmes les « nuées de gaz » qu'ils viennent de lâcher vers nos poils!

L'histoire par les enseignes. — L'anniversaire de Waterloo (18 juin 1815), nous a donné l'occasion de dire quelques mots du général Cambronne... qu'un seul mot a suffi à rendre célèbre. Ajoutons aujourd'hui que le souvenir du général, comme celui du maréchal Ney et surtout celui de Napoléon 1^{er}, est resté très populaire dans les Flandres et que son nom se retrouve sur quantité d'enseignes de cabarets, en particulier dans la région qui va de Beaumont à Waterloo.

A Gilly, près de Charleroi, c'est Ney qui trône. D'après la légende, le maréchal Ney était entré un moment, dans une auberge de la route, pour y boire des ordres. La chaise où il s'assit fut mise... sous globe, plus exactement sous un énorme châtis, comme une relique. Quant à l'enseigne de la maison, elle devint immédiatement : *A la chaise du général Ney*.

A Saint-Amand, près de Fleurus, un cabaretier facétieux, qui se trouvait porter un nom his-orique, avait libellé son enseigne de la façon suivante : *Avant Waterloo, tenu par Grouchy*.

Aucun enseigne, dans la région, ne fait allusion à l'armée allemande.

La mosquée de Rabat. — Avant de repartir pour le Maroc, où l'appellent ses fonctions de directeur du génie du corps d'occupation, M. Marcel Dieulafoy a fait connaître à l'Académie des Inscriptions le résultat des fouilles entreprises à Rabat sur le site aujourd'hui reconnu de la mosquée de Yakoub el Mansour.

Elle avait été fondée par le dernier représentant de la dynastie des Almohades, Abou Yousof Yakoub el Mansour bi Fadl Allah (580 à 595 de l'hégire, soit 1181 à 1193 de Jésus-Christ).

Le sultan remporta le 19 juillet 1193, la victoire d'Alarcos sur Alphonse VIII de Castille. C'est le même prince qui, avant de retourner au Maroc, fit construire à Séville le vieux Alcazar et la mosquée dont la giraldie était le minaret.

La mosquée de Rabat fut bâtie très vite. Dans son intégrité, elle occupait une enceinte rectangulaire, longue de 185 mètres et large de 142 mètres. Sa surface de 26,675 mètres excède par conséquent de beaucoup la surface des plus grandes mosquées connues, notamment celle de Cordoue, qui est aussi étendue que Saint-Pierre de Rome. Le monument fut détruit, vraisemblablement vers 1400, par un incendie qui a laissé partout des traces manifestes de sa violence.

Actuellement on relève les 324 colonnes de l'édifice.

La fin du monde. — La presse allemande décrit l'effet produit à Munich par les dernières mesures restreignant la consommation de la bière.

Les grandes brasseries ont dû fermer quelques-unes de leurs salles, la consommation ayant été réduite d'un tiers. La plus grande brasserie de Munich après la brasserie dite Hofbrau, ne vend, par jour, que 50 hectolitres au lieu de 150.

L'heure de fermeture des cafés a été avancée. Plusieurs brasseries ferment dès sept heures du soir. D'autres, qui restent ouvertes, ne vendent plus après sept heures que du vin ou de la limonade.

... De la limonade... dans les brasseries de Munich!... Oh, Gambrinus, voile-toi la face!

La Nuit blanche d'un hussard rouge

Je me suis toujours demandé pourquoi on nomme nuits blanches celles qu'on passe hors de son lit. Moi, je viens d'en passer une, et je l'ai trouvée plutôt... verte. Ce qui n'a pas empêché mon concierge, quand je suis rentré le matin, de me saluer d'un petit air... en homme qui dit : « Ah! ah! mon gaillard, nous nous la coulons douce! » Et pourtant... Mais n'anticipons pas.

Il faut vous dire que j'étais amoureux depuis quelque temps. Oh! amoureux, vous savez!... pas à périr. Mais enfin légèrement pincé, quoi! C'était une petite blonde très gentille, avec des petits frisons plein le front. Tout le temps elle était à la fenêtre, quand je passais. Je me disais : « Faudra que j'aille voir ça, un jour. » En attendant, je m'informe, habilement, sans avoir l'air de rien.

Elle est mariée avec un monsieur pas commode, paraît-il, directeur d'une importante fabrique de mitrailleurs civils. Le monsieur pas commode sort tous les jours vers huit heures, se rend au cercle, et ne rentre que fort tard dans la nuit. « Bon, me dis-je, c'est bien ce qu'il me faut. »

Nous étions dans les environs de la mi-carême. A l'occasion de cette solennité, j'avais été invité à un bal de camarades, costumé naturellement. On sait que j'ai beaucoup d'imagination; aussi tous les amis m'avaient dit : « Tâche de trouver un costume drôle. » Et je me déguisai, dès le matin, en hussard rouge de Monaco.

Vous me direz qu'il n'y a pas de hussards rouges à Monaco, qu'il n'y a même pas du tout de hussards, ou que, s'il y en a, ils sont généralement en civil. Je le sais aussi bien que vous, mais la fantasia n'excuse-t-elle pas toutes les inexactitudes?

Tout en me contemplant dans la glace de mon armoire (une armoire à glace), je me disais : « Tiens, mais ce serait véritablement l'occasion d'aller voir ma petite dame blonde. Elle n'aura rien à refuser à un hussard rouge d'aussi belle tournure. »

Je dîne de bonne heure... Un bon dîner substantiel, pour me donner des forces, arrosé de vin généreux, pour me donner du... toupet. Je boucle mon ceinturon, car j'avais un sabre, comme de juste, et me voilà prêt pour l'attaque.

En arrivant près de la maison de mon adorée, j'aperçois le mari qui sort... Je le laisse s'éloigner, et je monte l'escalier doucement, à cause des éperons dont je n'ai pas une grande habitude, et qui sont un peu longs chez les hussards rouges. Je tire le pied d'une pauvre biche qui sert maintenant de cordon de sonnette. Un petit pas se fait entendre derrière la porte. On ouvre... C'est elle... ma petite blonde. Je lui dis : ...

Au fait, qu'est-ce que j'ai bien pu lui dire? Parce que, vous savez, dans ces moments-là, on dit ce qui vous vient à l'esprit, et puis, cinq minutes après, on serait bien pendu pour le répéter.

Mais ce que je me rappelle parfaitement, c'est qu'elle m'a répondu d'un air furieux : « Vous êtes fou, monsieur!... Et mon mari qui va rentrer!... Tenez, je l'entends! » Et v'là! elle me claque la porte sur le nez. Tout hussard rouge que j'étais, je l'avoue, j'eus le trac. Je pensai à tout, sauf à partir.

Tout à coup, j'avis une petite porte que je n'avais pas remarquée tout d'abord, car elle était peinte, comme le reste du couloir, en imitation de marbre, mais quel drôle de marbre! un marbre de mi-carême! J'ouvre la porte, et je m'engouffre avec frénésie, sans même me demander où j'entre. Il était

temps. Le mari était au haut de l'escalier. J'entends le grincement d'une clef dans la serrure, une porte qui s'ouvre, une porte qui se ferme, — la même sans doute, — et je puis enfin respirer.

Je pense alors à examiner la pièce où j'ai trouvé le salut.

... Eh bien! oui, c'était là, ou plutôt ici! Doucement, sans bruit, je lève le loquet et je pousse la porte... Elle résiste. Je pousse un peu plus fort... Elle résiste encore. Je pousse tout à fait fort, avec une vigueur inhumaine. La porte résiste toujours, en porte qui a des raisons sérieuses pour ne pas s'ouvrir.

De guerre lasse, je m'assieds — heureusement qu'on peut s'asseoir dans ces endroits-là — et j'attends. Parbleu! quelqu'un viendra bien me délivrer.

On ne vient pas vite. On ne vient même pas du tout. Que mangent-ils donc dans cette maison? Des confitures de coing, sans doute.

De la rue monte à mes oreilles le joyeux vacarme des trompes, des cors de chasse, des clairons, et puis — terrible! — le son des horloges, les quarts, les demies, les heures...

Et le libérateur attendu n'arrive pas. Tous ces gens se sont donc gorgés de bismuth aujourd'hui? La prochaine fois que je reviendrai dans cette maison, j'enverrai un melon à chaque locataire.

De temps en temps, avec un désespoir touchant, je me lève, et, faisant appel à toute mon énergie, je pousse la porte, je pousse, je pousse! ... Enfin, épuisé, je renonce à la lutte. La poignée de mon sabre me rentre dans les côtes. Je l'accroche au loquet et je m'endors.

... Je me réveille!... C'est déjà le petit jour. Je me frotte les yeux et me rappelle tout. Mon sang de hussard rouge ne fait qu'un tour. Rageusement, je décroche mon sabre et le tire à moi...

Je n'ose vous dire le reste... Imbécile que j'étais! Double imbécile! Triple imbécile! Centuple idiot! Milluple crétin! J'avais passé toute ma nuit à pousser la porte... Elle s'ouvrait en dedans!...

ALPHONSE ALLAIS.
(Pas de bile; — Œuvres anthumes.)

Le Landsturm sans armes

Le petit Fritz Schultze, le petit Fritz Kapoutmann, la petite Gretchen Kulturschnaps, le petit Fritz Knatschke, la petite Gretchen Tegetschichtl... brefs les innombrables petits Fritz et les innombrables petites Gretchen que produit l'empire germanique, doivent commencer à en avoir assez, de la guerre!

Sous prétexte d'aider à la victoire, on les fait travailler sans arrêt. D'abord, ils vont en classe, comme en temps de paix. Puis, rentrés chez eux, au lieu de pouvoir jouer, ils sont obligés d'appliquer les leçons reçues à l'école: ils recherchent, au risque de se faire tirer les oreilles par M. Fritz le père et M^{me} Gretchen la mère, tous les objets en métal qu'on a pu oublier dans les coins. Ils ont eu, de la sorte, la « semaine du cuivre », la « semaine du nickel », la « semaine du fer-blanc », etc. Ils ont eu aussi la semaine de la laine et celle du coton, après quoi on les a délégués dans les caves, pour gratter le salpêtre sur les murs. Au commencement, c'était amusant, mais peu à peu ces opérations diverses ont perdu de leur charme.

Et voilà, maintenant, après les travaux des villes, les travaux des champs! L'empereur, en personne, vient de faire distribuer un manifeste où il déclare aux enfants allemands qu'il les mobilise comme « soldats de la terre ».

Le sillon est votre tranchée, leur dit-il; les pommes de terre que vous sèmerez sont vos munitions, et la mauvaise herbe est l'ennemi

que vous devez exterminer radicalement. Que chacun de vous se dise: « Je suis un soldat allemand pour qui la fatigue est inconnue. »

On ne les laissera pas tranquilles, ces mioches; et la presse leur demande même de chanter, pour réjouir les grandes personnes. « Combien, écrit le *Berliner Tageblatt*, combien la tristesse de tous ceux qui sont restés serait adoucie par les chants des enfants! En hiver, les enfants avaient le cinématographe; en été, les jardins retentissant de leurs chants nous rendraient l'espérance d'un grand renouveau. »

« Ils nous rendraient l'espérance... » Tiens, les Boches l'ont donc perdue?

Belgrade

Un journaliste suisse, qui a visité récemment la capitale de la Serbie, nous rapporte ses impressions:

Dans les rues, presque personne. Toutes les fenêtres sont fermées. Les magasins ont leur air du dimanche. A chaque instant, des trous béants dans le trottoir, des maisons démolies, des vitres cassées, des réparations toutes fraîches. Mais les débris ont été enlevés. Pas de poussière non plus. Le pavé est balayé. Au milieu de la chaussée, pourtant, les rails des tramways sont couverts de rouille. Sur les places, dans les cours désertes, dans les ruelles, la mauvaise herbe a poussé.

Sur les maisons, très basses, et d'une teinte uniformément claire, le ciel s'ouvre si lumineux et si profond qu'involontairement c'est toujours là-haut que le regard se porte. Qu'importe le bruit du canon! Les ravages causés par l'ennemi font simplement l'effet d'injures odieuses et ridicules. Belgrade n'en est ni diminuée, ni enlaidie. Dans l'accablant de l'après-midi, elle semble une ville endormie.

Quelquefois, pourtant, le spectacle redevient tragique. C'est l'université, par exemple, avec sa toiture défoncée, sa façade crevée en dix endroits, toutes ses fenêtres brisées, qui dresse sa lamentable carcasse au-dessus d'un vieux marché aux petits arbres en boule. De même au palais royal, c'est la dévastation complète. Un énorme obus est venu éclater dans la salle du trône. D'un côté, sous les lambris dorés, un gros tas de décombres. Le plafond, qui pendait encore trois lustres de cristal, est troué. Le mur du plafond n'existe plus. Derrière l'ouverture béante, un plancher tout entier pend dans le vide.

La capitale serbe est bâtie sur un dos d'âne dont l'extrémité domine le confluent du Danube et de la Save. Là se trouvent la vieille citadelle construite autrefois par un officier suisse au service de l'Autriche et le jardin du Kale Megdan, où, au temps des Turcs, se disputèrent tant de duels fameux. Le jardin est actuellement fermé. Des factionnaires en gardent les entrées. Lentement, la végétation envahit les allées. Avec les bancs verts, on a construit des parapets de tranchées. Le gravier est jonché de débris rongés de vert-de-gris. Le kiosque du confiseur, tout criblé de balles, avec ses vitres brisées et sa porte disloquée, balance encore au vent ses écriteaux de l'été dernier: *Café glacé, rafraîchissements*.

Le Danube et la Save ayant débordé, toute la plaine devant Belgrade est actuellement inondée.

C'est, à perte de vue, un dédale inextricable de canaux et de lacs. Sur le sol mouvant, les avant-postes des deux armées se sont établis.

Partout, des sentinelles, le fusil armé et l'œil au guet. Mais, comme toujours, on n'entend et ne voit rien.

En face de Belgrade, une longue colline verte s'avance. On distingue une petite ville dans ses arbres, deux ou trois tours, une cheminée qui fume. C'est Semlin, la cité hongroise.

Un pont unissait autrefois les deux rives. Coupé par les obus, il dresse aujourd'hui vers le ciel les quatre tronçons de son tablier de fer.

Nous rentrons. Le soir est beau. Par la ville, des soldats se promènent. Dans quelques jours, ce sera de nouveau leur tour de partir pour les tranchées. A la terrasse du dernier grand café de Belgrade, des officiers en uniformes serbes, français, russes et anglais sont en train de dîner.

Soudain, des détonations éclatent et de petits nuages blancs se forment dans l'air. C'est un taube qui arrive. Mais, au même instant, un gros biplan français surgit du fond de l'horizon et aborde l'avion ennemi à coups de fusil. Celui-ci décrit quelques cercles et s'enfuit. Et, de nouveau, le silence se fait. Dans l'ombre qui descend, la ville a repris son aspect de légende.

Faits de guerre

DU 25 AU 29 JUIN

En Belgique, la lutte d'artillerie a pris un caractère d'assez grande violence.

Dans le secteur au nord d'Arras, des orages ont rendu le terrain presque impraticable. En raison de la difficulté des mouvements de troupes et de matériel, notre progression s'est trouvée quelque peu ralentie. Nos batteries lourdes et de campagne ont activement contrebattu celles de l'ennemi sur tout le front qui s'étend de Rocquincourt au nord de Souchez.

La journée du 25 a été marquée par un combat à coups de grenades à l'est du Labyrinthe, et par des actions d'infanterie, entre la sucrerie de Souchez et la route de Béthune à Arras, au cours desquelles nous avons fait quelques progrès. Dans la nuit du 26 au 27, l'ennemi a réussi à prendre pied dans le chemin creux d'Abblain-Saint-Nazaire à Angres sur une longueur de 200 mètres environ. Dans la nuit du 28 au 29, une action d'infanterie nous a permis de regagner en partie le terrain perdu.

La ville et les faubourgs d'Arras ont été bombardés par des pièces de gros calibres; ce bombardement a été particulièrement violent dans les journées des 26 et 28 juin.

Dans la région d'Albert, la guerre de mines continue de part et d'autre; dans la journée du 25, l'ennemi a fait exploser deux fourneaux sans aucun résultat.

Entre l'Oise et l'Aisne, dans la région de Quenneviers, la lutte d'artillerie se poursuit à notre avantage. La nuit du 26 au 27 a été assez agitée; à la suite d'un combat à coups de grenades, un petit détachement allemand a essayé de sortir de ses tranchées et a été facilement repoussé.

En Champagne nous avons fait sauter plusieurs tranchées ennemies.

Aux lisières ouest de l'Argonne, quelques combats à coups de grenades nous ont permis de progresser légèrement. Au début de la nuit du 26 au 27 juin, l'ennemi a prononcé une attaque extrêmement violente; après une lutte très chaude, il a été finalement repoussé. La journée du 27 et la nuit du 27 au 28 ont été marquées par quelques actions toutes locales sans que les fronts aient été modifiés de part ni d'autre. A Bagatelle, nous avons soutenu contre l'ennemi une lutte incessante à coups de torpilles et de grenades.

Sur les Hauts-de-Meuse, dans la journée

du 26, l'ennemi a attaqué nos positions à l'est de la tranchée de Calonne; vers le soir il a réussi à pénétrer dans un élément de tranchée tenu par deux sections sur la rive sud du ravin de Sonvaux. Le combat a continué pendant toute la nuit du 26 au 27 avec une extrême violence allant jusqu'à la lutte corps à corps. L'ennemi a fait usage de liquides enflammés et de gaz asphyxiants; l'abri des nuages ainsi produits, il est parvenu jusqu'à son ancienne première ligne. Par d'énergiques contre-attaques nous l'avons repoussé en lui infligeant de lourdes pertes; nous avons repris l'élément de tranchée que nous avions dû évacuer dans la soirée du 26, à l'exception d'une trentaine de mètres. Finalement, nous sommes restés maîtres de toute l'ancienne première ligne allemande et des éléments de la seconde ligne que nous avions conquis précédemment. Dans la nuit du 27 au 28, nous avons repoussé une nouvelle attaque.

En Woëvre, la lutte d'artillerie a été très active, particulièrement au nord de Flirey et sur notre front de la Haie.

En Lorraine, l'ennemi a lancé des obus incendiaires sur Arracourt; il a ensuite tenté contre ce village un coup de main; cette attaque, menée par une compagnie et menée, a complètement échoué.

Dans les Vosges, à la Fontenelle, Ban de Sapt, nous avons consolidé les positions conquises par les contre-attaques des 23 et 24 juin, au cours desquelles nous nous sommes emparés de quatre mitrailleuses et de beaucoup de matériel (fusils, cartouches, grenades, etc.).

Nous avons repoussé toutes les attaques allemandes, notamment le 25 juin à l'Hilfenferst, et, dans la nuit du 27 au 28, à l'est de Metzeral. Dans la nuit du 28 au 29, nos avant-postes, dans cette dernière région, ont dû momentanément reculer. Par une contre-attaque immédiate, nous avons reconquis le terrain perdu.

FRONT RUSSE

Sur la rive gauche de la Vistule, les Austro-Allemands ont pris l'offensive dans la région d'Ojaroff avec des forces importantes. Ils ont été repoussés et ont subi de fortes pertes. Le combat a été particulièrement violent à Glieniy, où les Russes ont fait de nombreux prisonniers, appartenant à plusieurs régiments.

La poussée de l'ennemi sur Tomachef et Kapenka, au nord de Rava-Rousska, continue.

En Galicie, sur la rive gauche du Dniester, des combats acharnés se sont livrés sur le front Iobkra-Jurawno. Au cours de plusieurs contre-attaques, les Russes ont fait 1.600 prisonniers, et après une résistance opiniâtre, ils se sont reliés sur la Gnita-Lipa, affluent du Dniester.

L'armée du Caucase a repoussé plusieurs attaques turques dans la région d'Olty et près du lac de Van.

Près de Heidag, les Turcs ont laissé 1.000 morts sur le champ de bataille.

On ne signale rien d'important sur les autres fronts.

FRONT ITALIEN

Aucun événement d'une importance militaire particulière n'est signalé dans la région du Tyrol-Trentin.

D'ailleurs le mauvais temps sévit sur tout le théâtre des opérations.

La lutte entre les artileries est toujours intense. Les troupes alpines ont réussi à interrompre une installation hydro-électrique à Potale, sur le lac de Garde.

Dans la Carnie, l'ennemi a essayé, sans y réussir, de reprendre la hauteur Zellenkofel.

Dans les localités de la zone du Monte-Nero, on voit au lieu les derniers combats. Les Italiens ont pris environ 200 fusils, 20.000 cartouches et 2 lance-bombes abandonnés par l'ennemi.

Sur plusieurs points, sur le front de l'Isonzo, on a constaté l'emploi, de la part des Autrichiens, d'obus contenant des gaz asphyxiants.

Pièces à dire.

La Ronde de Pont-à-Mousson

Dans la ville aux maisons blanches,
Les cloches mènent grand train.
Rien n'égale en ces dimanches,
La douceur du ciel lorrain.
Des fillettes — toutes blondes —
Vont par la vieille cité,
Dansant leurs petites rondes...
Le canon tonne à côté.

Au fracas de la mitraille,
Qui rythme votre chanson,
Tournez, gentille marmaille
De Pont-à-Mousson!

Plus fort que vos voix d'aurore
Hurle le monstre d'airain;
Mais son aboiement sonore
Ne trouble pas le refrain
De vos rondes enfantines...
O chers bébés de chez nous!
O douces voix argentines!
Je vous écoute à genoux.

Est-il un geste qui vaille,
En beauté, votre chanson?
Chantez, vaillante marmaille
De Pont-à-Mousson!

Un seul cri, court, mais atroce,
— Ah! je l'entendrai toujours! —
L'obus, aveugle et féroce,
A moissonné ces amours.
Apportez les roses blanches,
Cueillez les humbles bluets:
Les fronts des mères se penchent
Au bord des berceaux muets.

Ah! le cœur le plus stoïque
Malgré lui sent un frisson.
Dormez, marmaille héroïque
De Pont-à-Mousson!

DOMINIQUE BONNAUD.

LES MENSONGES ALLEMANDS

Un Démenti français

Contrairement aux affirmations des communiqués allemands, c'est sur notre initiative qu'ont eu lieu presque toutes les actions, sur le front occidental.

Ces communiqués ne mentionnent pas d'actions d'infanterie dans la région au nord d'Arras. Les Allemands ont dû battre en retraite aussi dans les Vosges, notamment à Metzeral, et ils ont perdu Sondornach, se soumettant là, comme en Artois, à notre supériorité.

Ils n'ont attaqué nulle part, sauf à l'ouest de l'Argonne, où, grâce à une surprise provoquée par l'emploi de gaz asphyxiants, ils ont pu momentanément occuper quelques tranchées sur un front de 1.500 mètres, réduits peu à peu à 500.

Dans la région du Ban-de-Sapt, sur un front de 200 mètres seulement, ils tirent près de 4.000 obus sur de petits ouvrages avancés, avec ce seul résultat qu'ils réussissent à y prendre pied un moment et puis en furent presque entièrement chassés.

Rien ne montre plus clairement l'étendue de nos succès que la fabrication de leurs communiqués qui inventent ce qui suit:

1. Des attaques françaises, comme à Soissons, alors qu'il n'y a pas eu même des engagements de patrouilles.

2. Des progrès à certains endroits où le front n'a pas varié d'un centimètre et où, comme en Champagne, il n'y a eu aucune action d'infanterie.

3. Ils transforment en attaques françaises de petits coups de main qui échouent, comme à Marcheville.

4. Ils prétendent avoir évacué volontairement des endroits qui leur furent pris d'assaut, comme Metzeral.

LE PRÉSIDENT DE LA RÉPUBLIQUE aux armées

Le Président de la République a passé au milieu des armées les journées de dimanche et de lundi. Il a visité les troupes qui opèrent dans la région de l'Aisne.

Il a épinglé la Croix de guerre aux drapeaux de six régiments qui ont été cités à l'ordre de l'armée pour leur vaillante conduite.

Il s'est ensuite rendu à Reims d'où il a gagné nos premières lignes en compagnie du général Franchet d'Espèrey. Il a longuement parcouru les tranchées au nord et à l'est de Bétheny, en s'entretenant partout avec les officiers et avec les hommes.

Il a ensuite visité un certain nombre de batteries en action, puis des cantonnements et des hôpitaux temporaires.

Il est revenu à Paris par Fismes, où il s'est arrêté pour y examiner les formations sanitaires.

Provinces de France

Notre éminent collaborateur, M. Camille Jullian, de l'Institut, rend hommage aux provinces françaises, dont tous les enfants, sur le front, rivalisent de courage et d'entrain.

Un simple détail géographique nous a réjouis dans les derniers communiqués, nous tous qui, dans la France de maintenant, aimons aussi celle du passé, qui dans la gloire de la France saintement unie, aimons aussi les renoms de ses provinces.

C'est que l'on a nommé, entre tous les soldats qui combattent, tantôt ici les Lorrains, tantôt là les Bretons, ailleurs, je crois, Provençaux, Béarnais, Basques, etc. L'une après l'autre, ou, plutôt, toutes ensemble, l'une à côté de l'autre, chacune de nos provinces va recevoir sa page d'honneur au livre d'or de la vaillance nationale.

Nos chefs ont donc bien compris que nos provinces vivent encore, qu'elles ont leur amour-propre et leur caractère, que leur rôle n'est point terminé, et qu'elles veulent continuer, dans le présent de la France, la tâche particulière de leur passé. Comme je félicite nos chefs d'avoir senti cette chose! Ils ont vu qu'outre l'orgueil du corps, le devoir personnel, l'amour de la famille, le dévouement à la patrie, il y avait aussi chez nos hommes la douce ambition d'être fidèles à leur nom provincial. Et c'est, chez les chefs admirables qui les commandent, la délicate sensation de toutes les façons de penser françaises.

Il y aura donc une part, dans les héroïsmes de cette guerre, pour les gestes de la Bretagne ou de la Provence, de l'Auvergne ou de la Gascogne. Leurs annales déjà si longues s'enrichissent des faits contemporains. Duguesclin, le Breton, aura ses héritiers sur l'Yser; Vercingétorix, l'Arverne, sera imité sur la Marne par des hommes de ses montagnes, le bailli provençal de Suffren n'aura rien à regretter de ses concitoyens morts aux Dardanelles, et les petits-fils du gascon Montieu auront vu le soleil se lever derrière les ruines de Troie. Que de beaux chapitres pour compléter l'histoire de chacune de nos provinces de France!

Car elles vivent toujours, nos provinces. Les départements ne les ont point tuées. Auvergne, Flandre, Lorraine ou Languedoc, Poitou ou Saintonge, gardent leur langage, leur poésie, leurs habitudes, leurs danses populaires et leurs plus lointains souvenirs. Pourquoi les départements les auraient-

ils tués? Chacune de ces provinces est naturellement formée par des frontières et une structure propres. On ne peut pas supprimer la Bretagne, qu'encadre éternellement la mer d'Armorique. On ne peut pas briser la Saintonge, groupée pour toute la vie de l'humanité sur les deux rives de sa Charente et sous la protection de ses îles et de ses pertuis.

Assurément, nul d'entre nous ne demande, à ce propos, qu'on supprime les départements et qu'on revienne à nos provinces. Les départements sont des organes administratifs qui rendent de très bons services. Mais, pour l'amour de la France, qu'on ne jalousie pas les douces coutumes et le long patrimoine des provinces françaises : car ces provinces sont les sociétés naturelles de notre pays, sont d'antiques et nobles familles de combattants, qui ont fait leurs preuves depuis vingt siècles, et qui les font encore sous nos yeux.

CAMILLE JULIAN,
de l'Institut de France.

L'ENQUÊTE RUSSE sur les crimes de l'armée allemande

La commission d'enquête présidée par le sénateur Krytsoff a établi par des procès-verbaux le temps et le lieu des atrocités qui suivent, commises par les troupes allemandes et austro-hongroises sur des soldats russes tombés entre leurs mains :

Elle a constaté des cas où les Allemands avaient coupé aux Russes la langue et les oreilles, où ils leur avaient brisé le nez, où ils avaient achevé des blessés à coups de crosse ou de baïonnette, ou les avaient brûlés vifs.

Les Allemands ont aspergé des tranchées avec des liquides enflammés qu'ils lançaient contre les Russes, ainsi que des gaz délétères et asphyxiants.

Ils ont méprisé complètement l'institution de la Croix-Rouge ; car, sur des points qui portaient distinctement les emblèmes de la Croix-Rouge, les avions ont lancé des bombes, faisant des blessés et des morts dans le personnel médical et parmi les blessés qui étaient soignés.

Les Allemands ont jeté des bombes sur des trains dont les wagons portaient les insignes de la Croix-Rouge et en ont capturé le personnel médical, notamment des sœurs de charité, qui ont été maltraitées et même violées.

Ils ont abusé systématiquement du drapeau blanc ; des troupes russes s'approchant de soldats ennemis pour les faire prisonniers, ont été soumises au feu de mitrailleuses dissimulées derrière les soldats et les officiers qui avaient hissé le drapeau blanc.

Les Allemands ont outragé des femmes et des filles pacifiques sous les yeux de leurs maris ou de leurs parents.

Dans les localités occupées par les troupes ennemies, ils ont démolé et pillé les propriétés de populations paisibles, prélevé des contributions sur des villes et des villages, sous le prétexte que les habitants avaient tiré contre les troupes allemandes ; ils ont déporté en Allemagne la population et de nombreux habitants ont été obligés de servir comme soldats dans l'armée allemande.

La Fidélité des annexés

Les conseils de guerre allemands d'Alsace-Lorraine ont prononcé, ces derniers jours, d'innombrables condamnations. En voici quelques-unes :

Deck, ouvrier charron à Kayersberg, a chanté une chanson française sur l'air de la *Marseillaise* et a exprimé des sentiments antiallemands : six semaines de prison.

Lucien Michel, de Fénéstrange, âgé de vingt ans, a dit à quelques camarades que les journaux allemands mentent et que les Allemands se sont indignement conduits dans beaucoup d'endroits : six mois de prison.

Maurice Weniberg, d'Audun-le-Tiche, qui

recevait régulièrement un journal étranger, alors que c'est formellement interdit : un mois de prison.

Joseph Fischer, dans une lettre adressée en Amérique, a employé des expressions anti-allemandes : quinze jours de prison.

Une ridicule mesure contre Hansi et Zislin

Le ministère d'Alsace-Lorraine publie le décret suivant : « Le dessinateur et artiste peintre Jean-Jacques-Léon Waltz, né à Colmar, le 23 février 1873, domicilié à Colmar et faisant partie du landsturm, et le dessinateur Henri-Louis-Constantin Zislin, né le 16 juin 1875, à Mulhouse, domicilié à Mulhouse, soldat de la réserve, aux termes du paragraphe 27 de la loi d'empire sur les nationalités du 27 juillet 1913, sont déchus de la nationalité alsacienne-lorraine, parce qu'ils n'ont pas donné suite aux ordonnances impériales des 3 et 15 août 1914 enjoignant aux Allemands séjournant à l'étranger de rentrer en Allemagne pour accomplir leur devoir militaire. »

« Cette déchéance est prononcée sans préjudice des peines encourues pour contravention à la loi militaire. »

Voilà une « déchéance » qui ne trouble la guère les braves Français Hansi et Zislin !

LA CUISINE DU TROUPIER

Le cœur de bœuf à la lyonnaise.

Egoutter, essuyer et découper en menus morceaux les cœurs de bœufs ; d'autre part, éplucher et émincer une quarantaine de gros oignons.

Mettre le tout dans la marmite bien nettoyée et faire revenir avec un kilogramme de sain-doux environ, remuer avec la cuiller en bois jusqu'à coloration suffisante. Verser alors la valeur d'un bon litre de farine, en la saupoudrant à la main pour bien l'étendre et la disperser. Remuer encore pour bien mélanger et laisser cuire cinq minutes.

Ajouter ensuite la valeur d'un demi-seau d'eau froide, assaisonner, lier le tout à la cuiller, couvrir la marmite et laisser mijoter deux heures au plus.

Veiller à ce que la préparation ne brûle pas dans le fond par suite de la trop grande intensité du feu et servir à part un légume quelconque.

LES JEUX DE LA TRANCHÉE

Problème fantaisiste.

Avec 1 de plus, placé où l'on voudra dans le nombre 8, il faut faire 20.

Métagramme.

J'habite l'espace éthéré.
Retournez mon cœur, ah, misère !
Je perds ce que j'ai de sacré,
Et sers à l'animal vulgaire.

Charade.

Mon premier est une note de musique.
Mon second se plante.
Mon tout fait souffrir.

SOLUTIONS DU N° 109

Métagramme.

Bade. — Cade. — Fade. — Gade. — Jade. — Rade.

Charade.

Cerf — saut — Cerceau.

Ce numéro du « Bulletin des Armées » est accompagné d'un Supplément entièrement consacré au Tableau d'honneur.

BLOC-NOTES

— A l'hôpital n° 101, installé à l'école supérieure de commerce, avenue de la République, M^{me} Raymond Poincaré a remis, dimanche, la Croix de guerre à des blessés convalescents.

— C'est le 28 juin 1914 — il y a tout juste un an — que l'héritier de la couronne d'Autriche, l'archiduc François-Ferdinand et sa femme la duchesse de Hohenberg, furent victimes d'un attentat à Sarajevo.

— Les soldats du dépôt du génie belge ont adressé à l'« Œuvre du vêtement des prisonniers de guerre » la somme de 100 fr., montant d'une collecte.

— Les nouvelles de la santé de sir Edward Grey indiquent une amélioration très réelle ; il reprendra prochainement ses fonctions.

— On signale la mort d'un des meilleurs amis de la France à l'étranger, M. Jean Lahovary, ancien ministre, l'un des chefs du parti conservateur roumain.

— Le tsar a accepté la démission du général adjutant Soukhomlinoff, ministre de la guerre, et a désigné pour le remplacer, le général d'infanterie Povlanoff, gérant du ministère de la guerre.

— Le roi de Grèce est entré en convalescence ; il sera dans quelques jours transporté au château de Tatoi.

— Le bureau du conseil municipal de Paris a reçu à l'hôtel de ville le comte Rossi, sénateur, maire de Turin, et ses adjoints. L'ambassadeur d'Italie s'était fait représenter par le prince Ruspoli.

— Le sultan a été opéré de la pierre par le professeur berlinois Israël.

— Le cardinal Mercier avait fait atteler sa voiture pour aller à Bruxelles présider une cérémonie ; il fut arrêté à sa porte par le poste allemand, qui refusa de le laisser passer.

— En Espagne, le cabinet Dato reste en fonctions.

— Parmi les belles familles de France, il convient de citer la famille du commandant d'Urbal, (père du général commandant d'armée), dont six fils sont actuellement au service de la patrie.

— On annonce la mort du général Lavisse, adjoint au général commandant la 15^e région à Marseille, frère de M. Ernest Lavisse, de l'Académie française.

— Le chancelier Bethmann-Hollweg et le secrétaire d'Etat von Jagow sont arrivés du grand quartier général pour conférer avec le baron Kurian, ministre des affaires étrangères d'Autriche-Hongrie.

— Notre collaborateur, M. Paul-A. Helmer, l'avocat colmarien, a plaidé lundi pour la première fois en France, devant le tribunal de la Seine.

— Un fort tremblement de terre s'est produit dans le sud de la Californie.

— Mme Frémiet, veuve de l'illustre sculpteur animalier, a légué les peintures, aquarelles et dessins de son mari au musée du Petit Palais, où sera créée une salle Frémiet.

— Une mission spéciale italienne est arrivée à Pétersbourg pour représenter l'armée italienne au quartier général russe.

— Les pertes subies par les Turcs, dans les combats de la péninsule de Gallipoli, atteindraient 143,000 hommes.

— La poudrière allemande de Raveland, dans le Harz, a sauté ; plusieurs ouvriers ont été tués.

— Au cours d'un violent orage jeudi dernier, une trombe d'eau qui s'est abattue sur Nîmes a causé d'importants dégâts.

— Le 65^e anniversaire de lord Kitchener a été fêté par toute l'Angleterre et les membres de la famille royale lui ont adressé leurs félicitations.

— Des instructions ont été données à tous les commissaires de police de Paris et de la banlieue pour rechercher les insoumis anglais, russes et belges.

— Les Etats-Unis ont livré à la Russie 1,000 autocars qui sont arrivés à Arkangel et servent actuellement aux transports sur les fronts russes.

LE TABLEAU D'HONNEUR

CITATIONS A L'ORDRE DE L'ARMÉE

Les Braves, dont les noms suivent, ont été cités à l'Ordre de l'Armée :

Sous-lieutenant DE GRAVEL, 13^e bataillon de chasseurs : venu des maréchaux des logis de cavalerie, et ayant rejoint le 13^e bataillon la veille du combat du 27 février, a brillamment enlevé sa section à l'assaut des tranchées ennemies ; blessé d'une balle à la jambe, a continué à exercer le commandement de sa section, et n'a consenti à se retirer de la ligne de feu que sur l'ordre formel, qui lui a été donné par son capitaine, d'abord, par le chef de bataillon ensuite.

Sous-lieutenant VIGNAT, 22^e bataillon de chasseurs : blessé à la tête, au commencement de l'après-midi du 13 février, a conservé le commandement de sa section et s'est distingué par son attitude extrêmement brillante sous le feu de l'artillerie et en face des attaques de l'infanterie ennemie. A été blessé quatre jours auparavant, alors que, conduisant une patrouille, il s'était précipité seul sur un Allemand avec lequel il a soutenu un corps à corps pour chercher à le faire prisonnier.

Sous-lieutenant CAZES, 253^e d'infanterie : chargé d'une mission délicate et périlleuse, s'est porté, pour assurer l'exécution, dans une tranchée très exposée et y a été tué au moment où il observait les positions ennemies avec le plus grand sang-froid ; s'était déjà distingué quelques jours auparavant, en enlevant une tranchée ennemie par un brillant coup de main.

Sous-lieutenant DEMOLINS, 8^e d'artillerie à pied : s'est porté dans les tranchées de première ligne, pour observer et diriger avec le plus grand sang-froid le tir de précision d'une batterie de 220, dont les effets ont puissamment contribué au succès d'une attaque sur un ouvrage ennemi. A été blessé à son poste de commandement.

Adjudant MAILLAUD, 53^e bataillon de chasseurs : a brillamment conduit sa section à l'assaut des tranchées allemandes, au combat du 23 janvier 1915. Le 2 mars 1915, gravement contusionné par l'explosion d'une bombe qui avait mis hors de combat deux sergents et trois hommes à ses côtés, n'a songé qu'à leur donner des soins et a refusé de quitter, pour se faire soigner à son tour, la tranchée où quelques bombes venaient encore de tomber.

Sergent-major PACHE, 22^e bataillon de chasseurs : sous-officier d'élite, d'une bravoure légendaire au bataillon, a donné une preuve de son abnégation et de son haut sentiment du devoir en demandant à conduire un groupe d'hommes qui avait montré de l'hésitation lors d'une patrouille précédente. A été tué à leur tête en leur donnant l'exemple d'un courage et d'un sang-froid admirables.

Maréchal des logis TOUSSAINT, 4^e d'artillerie de campagne : observateur du tir de sa batterie dans une tranchée de première ligne a assuré son service sous le feu de l'ennemi pendant deux jours et deux nuits. Apercevant à un moment donné un groupe de fantassins privés de chefs, a pris un fusil, s'est mis à leur tête et les a portés en avant.

Sergent-fourrier RYNGAERT, 7^e bataillon de chasseurs : a conduit, avec une énergie extraordinaire, ses hommes à l'assaut de retranchements ennemis. Blessé très grièvement, a continué à les maintenir sur place sous un feu violent et ne s'est retiré qu'après une deuxième blessure grave.

Sergent ABBONA, 7^e bataillon de chasseurs : blessé au bras gauche en entraînant sa section à l'assaut d'une tranchée ennemie, a continué à tirer, a abattu plusieurs Allemands, a conservé toute la journée le commandement de sa section, et n'a été se reposer que sur l'ordre formel qui lui a été donné par son commandant de compagnie.

Sergent ALLEGRIER, 7^e bataillon de chasseurs : blessé, au début de l'attaque, d'une balle à la tête, a conservé le commandement de sa section de mitrailleuses, restant en première ligne dans un endroit très péril-

leux. A maintenu ses pièces en position, lors d'un fâcheux moment de la ligne ; a ramené ses camarades au combat et n'a quitté son commandement que lorsque l'action fut terminée.

Sergent RODET, 350^e d'infanterie : a fait preuve de courage en toutes circonstances. Le 7 janvier, a manifesté sa joie d'être désigné avec sa section pour couper un réseau de fils de fer ; a été tué à la tête de ses hommes sur le réseau qu'il avait atteint.

Maréchal des logis CHOLLET, 4^e d'artillerie de campagne : placé en observateur de groupe dans les tranchées d'infanterie, a su, en dépit de la canonnade et de la fusillade, malgré la destruction des téléphones et l'irruption de l'ennemi dans les tranchées, assurer son service pendant trois jours et trois nuits, utilisant les lignes encore existantes et donnant à son commandant de groupe des renseignements précis sur la tournure du combat.

Caporal GRANGE, 22^e bataillon de chasseurs : a demandé à aller reconnaître en plein jour pour mieux voir, avec un seul chasseur, des tranchées ennemies faites la nuit précédente dans une futaie très claire. S'est avancé en rampant jusqu'au réseau de fils de fer à proximité immédiate d'une sentinelle allemande. Grièvement blessé en regagnant nos lignes, a néanmoins rendu compte à son capitaine.

Brigadier DAILLECOT, 10^e hussards : on reconnaissait avec deux cavaliers, se trouvant en présence d'un parti ennemi d'une trentaine d'hommes dissimulés derrière une haie, a bravement fait face, a abattu deux Allemands et tenu l'ennemi en respect, en continuant à tirer jusqu'à ce qu'une balle allemande ait fait sauter sa cartouchière. Attaqué à la baïonnette par les Allemands qui n'avaient pas osé s'approcher pendant qu'il tirait, et blessé au ventre, a grâce à son énergie, réussi à tenir jusqu'à l'arrivée des renforts.

Soldat ROUX, 297^e d'infanterie : s'est résolument porté, sous un feu violent, au secours d'un camarade blessé qui était tombé en avant de la tranchée.

Tambour MAURIN, 297^e d'infanterie : voyant un de ses camarades qui, revenant de patrouille grièvement blessé, cherchait à regagner sa tranchée sous un feu violent, s'est élancé hors de son abri, pour lui porter secours ; a été mortellement blessé.

Soldat MONNIER, 350^e d'infanterie : a ouvert une brèche dans un réseau de fils de fer, sous un feu violent d'infanterie. Voyant tomber un de ses camarades chargé d'ouvrir une brèche voisine l'a remplacé immédiatement et a été blessé.

Soldat BIZET, 35^e d'infanterie : s'est distingué dans tous les engagements auxquels il a pris part, a reçu cinq blessures, mais n'a quitté son poste de combat que deux fois, trahi par ses forces ; évacué le 12 novembre, après de sérieuses blessures, et revenu sur le front aussitôt guéri, donne le meilleur exemple à tous par son entrain et son désir de combattre.

Colonel HÉTET, 93^e d'infanterie : au combat du 22 août, a par son énergie et son sang-froid décidé de l'enlèvement d'un village, en faisant sonner la charge au moment où des fractions commençaient à fléchir. Blessé grièvement à la jambe et au ventre aux combats des 7 et 8 septembre, en maintenant son régiment sous un feu violent, est mort le lendemain des suites de ses blessures.

Colonel DE MAROLLES, 137^e d'infanterie : a vaillamment conduit le 137^e dans les premiers jours de la campagne, maintenant par son calme et sa bravoure la valeur morale du régiment ; est tombé glorieusement en le conduisant à l'attaque d'un bois, le 7 août.

Chef de bataillon CARRIERE, 93^e d'infanterie : blessé grièvement le 7 septembre, en maintenant son bataillon sous un feu violent, est mort des suites de ses blessures.

Chef de bataillon DUVEAU, 93^e d'infanterie : a été tué le 23 septembre, en maintenant sous une pluie de balles et d'obus son bataillon déjà éprouvé par le feu.

Chef de bataillon DUCLOS, 93^e d'infanterie : blessé au combat du 22 août 1914, a conservé néanmoins le commandement de sa compagnie qu'il a conduite jusqu'à l'assaut. A fait preuve d'une rare énergie en restant dans sa tranchée fin septembre-octobre, où il a compté épaisement de ses forces, car la maladie qui l'a emporté quelques jours après.

Chef de bataillon GUILLAUMET, 137^e d'infanterie : a brillamment enlevé son bataillon à l'attaque d'un village, le 22 août. Est tombé en disant : « Je meurs, face à l'ennemi, pour la France ! »

Chef de bataillon GATE, 61^e d'infanterie : très brillante conduite à l'assaut d'un village (le 22 août), où il s'est maintenu jusqu'au lendemain avec une poignée d'hommes. Blessé à la tête, le 26 août, a conservé son commandement, couvrant avec son bataillon le mouvement d'une division au passage d'une rivière. A été tué le 7 septembre.

Chef de bataillon COMMENGES, 61^e d'infanterie : bien que blessé le 26 août, a conservé le commandement de son bataillon. A eu une très belle attitude en diverses circonstances et a été grièvement blessé.

Chef de bataillon ROMANCE, 61^e d'infanterie : très brillante conduite le 22 août, où son bataillon a enlevé un village d'assaut ; s'y est maintenu jusqu'au lendemain avec une poignée d'hommes. Très belle attitude le 26 août. Blessé le 7 septembre, est mort des suites de ses blessures.

Chef de bataillon TAUPIN, 65^e d'infanterie : brillante conduite au combat du 26 août, où il a entraîné son bataillon à une contre-attaque au cours de laquelle il a été mortellement blessé.

Chef de bataillon BOLZINGER, 65^e d'infanterie : héroïque conduite au combat du 26 août. Au moment où l'ennemi venait de passer un fleuve, a donné à la tête de son bataillon l'assaut des positions allemandes, et a été mortellement blessé.

Chef d'escadron FROT, 51^e d'artillerie : a eu depuis le début de la campagne une attitude des plus courageuses ; ayant reçu l'ordre de tenir pendant deux jours sur une position, est resté les 6 et 7 septembre à son poste de commandement, maintenant son groupe sous un feu des plus violents de grosse artillerie. A été tué à son poste.

Capitaine HAGNUS, 93^e d'infanterie : tué le 8 septembre, en maintenant dans la tranchée sa compagnie soumise depuis vingt-quatre heures à un violent feu d'artillerie.

Capitaine DELPECH, 137^e d'infanterie : le 27 août, a brillamment enlevé sa compagnie à l'attaque d'un bois, et l'a conduite sous un feu très meurtrier avec un calme et un courage admirables, jusqu'à l'assaut, au cours duquel il est tombé mortellement blessé.

Commandant COMTE, 65^e d'infanterie : blessé au combat du 27 août, s'est fait panser, et a refusé de se laisser évacuer. A repris sa place aussitôt à la tête de son bataillon dont le chef venait d'être tué à ses côtés. A porté le lendemain son bataillon à l'attaque d'un bois avec la plus grande bravoure et le plus grand mépris du danger, donnant à tous l'exemple du plus grand courage et du plus grand sang-froid. Déjà cité à l'ordre du corps d'armée le 21 septembre, s'est distingué depuis les 17 et 18 janvier.

Capitaine RICHARD, 28^e d'artillerie : depuis le début de la campagne exerce le commandement de sa batterie avec une énergie et un entrain au-dessus de tout éloge. S'est distingué notamment le 26 août, dans un bois, où il a réussi à sauver sa batterie d'une situation très critique ; le 3 septembre, où, sous le feu de l'infanterie ennemie, à 400 mètres de distance, il a su maintenir le calme de son personnel, et, restant à cheval au milieu

d'une grêle de balles, faire mettre en batterie une section pour arrêter la progression de l'ennemi, le 8 octobre, où, sa batterie soumise à un violent bombardement, il a continué à remplir sa mission jusqu'à la nuit malgré les pertes éprouvées.

Capitaine TOURNE, 61^e d'infanterie : a vigoureusement enlevé sa compagnie en tête de l'attaque qui nous a rendus maîtres d'un village, et a été tué pendant l'assaut.

Capitaine GRESLOU, 61^e d'infanterie : a enlevé sa compagnie à l'assaut d'un bois, y est entré des premiers, et a été tué en menant l'attaque (26 août 1914).

Capitaine LAINEY, 116^e d'infanterie : en toutes circonstances depuis le début de la campagne, notamment le 22 août, où il est entré dans un village, sabré au clair, à la tête des vingt-neuf hommes qui l'entouraient, et dans un autre village, où gravement blessé à la main, il conserva pendant trois heures et jusqu'à la fin du combat le commandement de sa compagnie, a fait preuve de bravoure et d'entrain : dans un parc, dont il a organisé et soutenu la défense d'une manière vraiment remarquable (décembre 1914-janvier 1915), payant de sa personne nuit et jour pendant deux mois, a fait l'admiration de ses camarades et de ses subordonnés par sa vaillance, son activité infatigable, son mépris de la fatigue et du danger.

Capitaine CASTELLA, 116^e d'infanterie : a entraîné brillamment sa compagnie le 22 août dans une contre-attaque sur les lignes allemandes : blessé très grièvement, a continué à résister avec une poignée d'hommes sur la position qu'il était chargé de défendre.

Capitaine DE MAILLARD, 116^e d'infanterie : conduit très brièvement au cours du combat du 22 août, où, sous le feu violent des mitrailleuses, il a été tué de plusieurs balles, tandis qu'il entraînait sa compagnie à l'assaut d'un village.

Capitaine BARBIER, adjoint au lieutenant-colonel commandant l'artillerie d'une division : désigné à la mobilisation comme adjoint au commandant de l'artillerie d'une division, a rendu à celui-ci de signalés services, faisant preuve, au cours de nombreuses reconnaissances, de beaucoup d'audace et d'un profond mépris du danger ; quoique blessé grièvement, au cours de l'une d'elles, a néanmoins rempli jusqu'au bout sa mission. Evacué, est revenu sur le front, à peine rétabli.

Lieutenant EON, 61^e d'infanterie : commandait une section de mitrailleuses. Très brillante conduite aux combats des 22, 23 août et 8 septembre. A été très grièvement blessé.

Lieutenant MERIC DE BELLEFON, 65^e rég., d'infanterie : tué le 26 août à la tête de sa section entraînée à l'assaut des positions allemandes, sous un feu violent d'artillerie.

Lieutenant MORIT, 65^e d'infanterie : a montré la plus grande crânerie le 27 août. Est tombé glorieusement devant sa section qu'il entraînait à l'assaut.

Lieutenant ELISSECHE, 65^e d'infanterie : très brillant au feu ; est tombé à la tête de sa section qu'il entraînait en avant sous un feu violent d'artillerie, le 27 août.

Lieutenant MELY, 116^e d'infanterie : a pris, le 22 août, après la disparition de son capitaine, grièvement blessé, le commandement de sa compagnie et l'a vaillamment conduite pendant tout le combat. Dans la défense d'une position, a été remarqué par son intrépidité ; s'est fait tuer sur place plutôt que d'abandonner le terrain qu'il était chargé de garder.

Lieutenant RAQUILLET, 28^e d'artillerie : commande, depuis deux mois, une section de mortiers ; a réussi, au prix des plus grandes difficultés et de grands dangers, à installer ses pièces dans le voisinage des tranchées ennemies et à les servir de jour et de nuit sous un feu souvent violent.

Lieutenant GERSE, 4^e génie : s'est courageusement porté dans une galerie au secours d'un caporal et d'un sergent grièvement brûlés par une explosion ennemie ; a pu faire sortir le sergent et, au péril de sa vie, ramener le caporal et le soustraire à une asphyxie certaine.

Sous-lieutenant MOTTE, 137^e d'infanterie : est tombé glorieusement au moment où, de sa propre initiative, il entraînait sa section à la baïonnette contre les Allemands qui débordaient sa compagnie, le 6 septembre.

Sous-lieutenant CLERET DE LANGAVANT, 64^e d'infanterie : très brillante con-

duite à l'assaut d'un village le 22 août ; est tombé en tête de ses hommes, le premier officier du 64^e tué dans cette campagne.

Sous-lieutenant DULAC, 65^e d'infanterie : brillante conduite au combat du 26 août. A entraîné sa section en avant sous un feu violent d'artillerie et a été mortellement blessé.

Sous-lieutenant LE BAREILLEC, 65^e d'infanterie : au moment où l'ennemi pénétrait dans une de nos tranchées avancées, s'est résolument jeté à sa rencontre et a été tué au moment où il chassait de la tranchée les derniers envahisseurs (17-18 janvier).

Sous-lieutenant BALTUS, 153^e d'infanterie : le 20 septembre, sous un feu extrêmement violent, a entraîné énergiquement sa section à l'attaque d'une position, et est tombé mortellement frappé, donnant à ses hommes un bel exemple de courage et d'abnégation.

Sous-lieutenant MOREAU, 118^e d'infanterie : deux fois blessé, deux fois revenu au front, s'est à nouveau distingué dans la nuit du 7 au 8 mars, en faisant organiser l'occupation et la défense d'un entonnoir de mine, créée par l'ennemi, et resté entre nos mains.

Sous-lieutenant BACH, 22^e d'infanterie : a conduit avec une extrême vigueur et un grand courage une attaque contre un poste d'écoute ennemi. A fait tous ses efforts pour rapporter dans nos lignes le corps d'un soldat tué près de lui dans les fils de fer allemands.

Adjudant BLANCHARD, 65^e d'infanterie : alors que l'ennemi avait réussi à pénétrer dans une de nos tranchées, a maintenu ses hommes dans celle qu'il occupait, puis se portant en avant sous une fusillade intense, a repris possession du blockhaus, où il a été tué glorieusement (17-18 janvier).

Sergent POULLEN, 140^e d'infanterie : a donné comme sergent des éclaireurs volontaires de nombreuses preuves de bravoure. Commandant une équipe de canon Asen, a été tué à plusieurs reprises le feu de l'ennemi. Blessé à son poste, n'a consenti à se faire panser et à se retirer qu'après avoir lancé un dernier projectile sur les tranchées ennemies.

Sergent POMPEE, 30^e d'infanterie : blessé très grièvement le 26 février pendant qu'il jetait le restau de fils de fer à poser devant les tranchées de sa section. A déjà été cité à l'ordre du corps d'armée pour l'énergie avec laquelle il a participé à une contre-attaque. A fait preuve depuis le début de la campagne de la plus grande bravoure.

Caporal fourrier MENEZ, 118^e d'infanterie : parti au début de la campagne, a pris part à différents combats et fut blessé le 5 octobre. Est revenu sur le front comme volontaire, avant d'être complètement rétabli. Dans la nuit du 23 au 24 février, les Allemands ayant fait sauter une mine, s'est précipité dans l'entonnoir à la tête de sa demi-section. A concouru, sous le feu de l'ennemi, au sauvetage de trois sapeurs du génie enterrés sous les terres éboulees. A commandé pendant dix heures consécutives et sans vouloir se laisser relever, le poste de l'entonnoir.

Soldat PECKER, 61^e d'infanterie : maréchal des logis en retraite, affecté à une ambulance, a rendu volontairement ses galons pour servir comme soldat au 61^e. Au combat du 22 août 1914, son officier ayant été tué, a rallié ses camarades et, ne faisant son képi au bout de son fusil, s'est élançé en tête à l'assaut, criant : « Allons, les enfants, en avant et vive la France ! ». A été tué pendant cette charge à la baïonnette.

Soldat FERRARI, 28^e d'infanterie : a été tué dans une attaque en se jetant bravement sur un poste d'écoute allemand.

Sapeur PERNOLLET, 4^e génie : depuis le début de la campagne, a sans cesse montré le plus grand dévouement et un courage à toute épreuve. Toujours aux postes les plus dangereux, a été tué en exécutant un forage sous le feu de l'artillerie ennemie.

Sapeur mineur CHALET, 4^e génie, et soldat LAUVERNIER, compagnie auxiliaire 14/2 bis du génie : n'ont pas hésité à aller travailler au fond d'un puits de mine reconnus dangereux et ont été tués, en accomplissant leur devoir, par l'explosion d'un fourneau allemand.

Colonel MIREPOIX, commandant une brigade d'infanterie : officier de haute valeur qui, dans des postes très différents, a rendu depuis le début de la campagne, des services

extrêmement appréciés. A ruiné sa santé en se dépensant sans compter.

Lieutenant-colonel BAQUET, 132^e d'infanterie : a commandé brillamment son bataillon, puis son régiment. Blessé mortellement le 21 février 1915 en conduisant une attaque contre des tranchées ennemies très rapprochées.

Chef de bataillon ANTOINE, état-major du génie d'un corps d'armée : bravoure exceptionnelle, a conduit sagement des travaux de mine qui ont produit tous les résultats attendus.

Chef de bataillon MARCHAL, 106^e d'infanterie : bel officier de troupe, ardent, vigoureux, d'un moral élevé. A parfaitement conduit son bataillon les 17 et 18 février à l'attaque de tranchées ennemies ; s'y est maintenu finalement malgré un bombardement intense et les efforts de l'ennemi pour le reprendre, donnant à tous le plus bel exemple de courage et de ténacité.

Capitaine GUNTHER, compagnie 14/15 du génie : d'un courage et d'un dévouement à toute épreuve, a dirigé pendant quatre mois, des travaux de sape et de mine tout à fait remarquables ; est monté le premier à l'assaut des retranchements ennemis. Plusieurs fois blessé légèrement.

Capitaine BODARD, 132^e d'infanterie : a conduit énergiquement et vaillamment sa compagnie à une contre-attaque et a repris une tranchée qui venait d'être perdue.

Médecin aide-major BOREAU, 4^e d'artillerie lourde : atteint par l'explosion d'un obus de gros calibre, le 21 septembre, alors qu'il évacuait des blessés dans un village soumis à un bombardement violent de l'artillerie lourde allemande, a néanmoins continué et réussi le sauvetage de tous les blessés. N'a consenti à se laisser évacuer que lorsqu'il fut incapable de tout effort, six semaines après avoir été blessé.

Adjudant TOULY, 132^e d'infanterie : d'une énergie et d'un dévouement à toute épreuve, a été grièvement blessé le 17 février en commandant une section de mitrailleuses.

Adjudant HASSELVAINDER, 132^e rég., d'infanterie : a commandé sa section avec la plus grande énergie à l'attaque du 21 février pendant l'organisation du terrain conquis.

Adjudant BOUGEARD, 61^e d'infanterie : a montré depuis le début de la campagne les plus hautes qualités militaires, notamment le 6 septembre où, comme caporal, il conduisit à l'attaque sa section dont tous les autres grades étaient hors de combat ; était lui-même blessé. Aux combats des 20 et 21 février, a maintenu sa section dans une situation des plus difficiles : a repoussé toute la nuit les tentatives de contre-attaques ennemies venant de deux côtés à la fois.

Adjudant ESPAGNE, 46^e d'artillerie : remarquable chef de section qui a fait preuve sous le feu en toutes circonstances d'un sang-froid exceptionnel. A été blessé grièvement à son poste le 19 février.

Maréchal des logis MELINETTE, 46^e d'artillerie : Excellent chef de pièce qui sous les rafales les plus violentes de l'artillerie ennemie s'est montré un modèle de sang-froid et d'énergie. A été blessé en commandant le tir de sa pièce, le 18 février.

Sergent BURGUET et LEJAILLE et sergent-fourrier ROBINET, au 106^e d'infanterie : ont été grièvement blessés en conduisant leur section à l'assaut d'un retranchement ennemi.

Caporal AMEN, 173^e d'infanterie : s'est maintenu à un poste très dangereux quoique blessé deux fois par des obus à la tête. N'a rejoint le poste de secours qu'après la troisième blessure et sur l'ordre formel de son capitaine, après avoir exercé avec beaucoup d'énergie le commandement de son escouade.

Capitaine BORD, 10^e d'infanterie : officier d'une tenue supérieure au feu ; fortement contusionné et rendu sourd par l'explosion d'un obus éclatant à proximité, n'a consenti à se laisser évacuer que vingt-quatre heures après.

Capitaine LERIQUE, 132^e d'infanterie : a été blessé à la tête de sa compagnie au moment où il donnait des ordres pour le maintien de sa position, alors que les éléments voisins étaient forcés de se retirer.

Sous-lieutenant PIEROT, 106^e d'infanterie : blessé grièvement en conduisant bravement sa section à l'assaut d'un retranchement ennemi.

CITATIONS

(Suite.)

Lieutenant THOMAS, 115^e d'infanterie : a entraîné sa compagnie aux cris de : « Vive la France ! ». Malgré une blessure sérieuse au bras est resté au combat jusqu'à la fin de l'action.

Sergent LAURENT, 115^e d'infanterie : est arrivé le premier sur une position fortement défendue. S'est montré bel entraîneur. Blessé ultérieurement.

Sous-lieutenant LEBOCQ, 115^e d'infanterie : a commandé vigoureusement sa compagnie après la mort de son capitaine ; l'a menée à l'assaut et a résisté à plusieurs contre-attaques.

Soldat GUERRIER, 115^e d'infanterie : pendant un bombardement très violent, est resté seul au bout d'une tranchée et a enlevé ses camarades qui se trouvaient à quelque distance en criant : « En avant, les gars, les Boches se sauvent ! ».

Adjudant-chef BRAULT, 115^e d'infanterie : a assuré la transmission des ordres sous un bombardement violent et a su accomplir plusieurs missions périlleuses avec un sang-froid remarquable.

Chef de bataillon MARTIN, 117^e d'infanterie : commande très bien son bataillon. Pendant les combats des 22-23 février, s'est emparé avec son bataillon d'un bois occupé et organisé défensivement par les Allemands. A montré, pendant ces deux jours, le plus grand courage et la plus grande énergie.

Sous-lieutenant LAYA, 117^e d'infanterie : officier d'une grande bravoure, a contribué de la façon la plus énergique à entraîner sa compagnie au cours d'une charge à la baïonnette pendant la nuit. A été blessé pendant cette charge.

Adjudant VEAU, 117^e d'infanterie : a été tué en entraînant sa section à l'assaut.

Adjudant BERTHON, 117^e d'infanterie : quoique blessé d'un éclat d'obus, a refusé pendant trois jours et trois nuits, de quitter son poste, pour assurer son service dans des conditions particulièrement difficiles. A donné ainsi un bel exemple de sacrifice au devoir.

Adjudant MAGAT, 117^e d'infanterie : a maintenu par son calme et son sang-froid l'ordre le plus parfait pendant un bombardement terriblement précis de l'artillerie ennemie.

Lieutenant KEREN, 117^e d'infanterie : a fait preuve de courage en entraînant sa troupe à l'assaut avec la plus grande vigueur et la plus grande énergie.

Adjudant LÉBOUC, 117^e d'infanterie : a été tué en entraînant sa section à l'assaut.

Sergent ARNOULD, 117^e d'infanterie : s'est courageusement porté aux côtés de son commandant de compagnie, entraînant les hommes au cours d'une attaque de nuit à la baïonnette de la façon la plus brillante. A toujours fait preuve, au cours de la campagne, d'un entrain et d'un esprit remarquables. Sous le feu le plus violent, a assuré la liaison entre le 1^{er} et le 2^e bataillon, aidant en toutes circonstances, de la façon la plus intelligente, l'action du commandant. Sous-officier remarquable.

Capitaine PELTIER, 124^e d'infanterie : a dirigé le déploiement de sa compagnie sous le feu avec le même calme et le même souci des détails que s'il avait été sur la place de l'exercice. Engagé par son chef de bataillon à moins s'exposer personnellement lui a répondu : « Il faut bien que je donne l'exemple. » A été tué quelques instants après.

Commandant LETONDOT, 124^e d'infanterie : après avoir conduit son bataillon à l'attaque de l'ennemi le 19 février, a pris sur le champ de bataille, dans des conditions difficiles, le commandement de son régiment lorsque son colonel a été tué, et l'a maintenu sur le terrain conquis ; avait déjà pris le commandement de son régiment dans des conditions analogues après le combat du 4 novembre.

Lieutenant HERSART DE LA VILLE-MARQUE, 124^e d'infanterie : a entraîné sa compagnie en avant malgré un feu très violent de mitrailleuses qui prenaient sa compagnie de flanc. Blessé mortellement a appelé son chef de bataillon pour lui dire au revoir et a ajouté : « Je sais que je vais mourir, mais c'est pour la France ».

Lieutenant OSTERMANN, 124^e d'infanterie : officier d'administration ayant demandé à servir dans l'infanterie et devenu commandant de compagnie.

dant de compagnie. A entraîné bravement sa compagnie malgré un feu violent de mitrailleuses et a trouvé une mort glorieuse en donnant à tous l'exemple de la bravoure et du sang-froid.

Sous-lieutenant JACOB, 124^e d'infanterie : s'est précipité un des premiers à la suite de son colonel qui dirigeait l'assaut sur une position ennemie et a été tué.

Sous-lieutenant MARCE, 124^e d'infanterie : très brave officier qui s'était déjà distingué précédemment. A été tué en entraînant sa section en avant.

Sous-lieutenant ROUSSEAU, 124^e d'infanterie : a été tué en entraînant bravement sa section en avant.

Sous-lieutenant LEGUAY, 124^e rég. d'infanterie : après avoir entraîné sa section avec la plus grande bravoure malgré le feu violent des mitrailleuses ennemies, lui a fait opérer un changement de direction pour charger une position qui prenait sa section en flanc.

Adjudant DESLANDES, 124^e d'infanterie : a toujours montré le plus bel exemple de bravoure et de sacrifice. Blessé grièvement le 15 septembre, le 19 février, a entraîné toutes les unités voisines de la sienne. Une balle lui ayant fracassé la jambe, a continué à encourager de ses paroles et de ses gestes les soldats qui l'entouraient. Sentant la mort venir, a trouvé la force de lever son képi au bout de son bras en criant : « Vive la France ! ».

Soldat GOEPPER, 124^e d'infanterie : voyant tomber son commandant de compagnie grièvement blessé s'est porté à son secours et lui a prodigué ses soins en relevant plusieurs fois pour lui donner à boire, malgré les avertissements de ses camarades qui lui disaient qu'il allait se faire tuer. Est resté auprès de son chef jusqu'à ce qu'il ait constaté sa mort.

Caporal APPERT, 124^e d'infanterie : blessé une première fois le 4 novembre, a été de nouveau blessé grièvement le 19 février en exécutant une patrouille à proximité des lignes ennemies.

Sergent-major CAILLET, 124^e d'infanterie : quatre fois blessé depuis le début de la campagne, n'a pas cessé le service à sa compagnie, a toujours donné l'exemple de la bravoure.

Sergent BRUNARD, 124^e d'infanterie : a été blessé grièvement, entraînant ses hommes à l'assaut d'une tranchée.

Soldat SORIEUL, 124^e d'infanterie : agent de liaison, a porté sans hésitation des ordres, malgré le feu le plus violent, s'est ensuite porté à l'assaut et a été tué.

Sergent RONNE, 124^e d'infanterie : s'était déjà signalé, en s'offrant pour exécuter des patrouilles audacieuses ; est mort bravement en entraînant ses hommes à l'assaut.

Adjudant LIVOIS, 124^e d'infanterie : très brave sous-officier. A été tué en entraînant sa section à l'assaut, pendant une charge à la baïonnette.

Sergents RAVARY et BOURDAIS, 124^e d'infanterie : se sont offerts pour aller reconnaître des positions ennemies, s'en sont approchés jusqu'à 50 mètres et ont été blessés.

Sergent BRETON, 124^e d'infanterie : chargé, avec sa section de collaborer aux travaux de défense avec un détachement du génie et, l'officier du génie ayant été mis hors de combat, a pris la direction du travail qu'il a achevé entièrement.

Sergent THEOUZE, 124^e d'infanterie : pendant une charge à la baïonnette, son chef de section ayant été blessé, a pris le commandement et l'a entraînée.

Cycliste MARTIN, 124^e d'infanterie : en campagne depuis le début de la guerre, a toujours fait son devoir. Le 19 février, a été tué dans une charge à la baïonnette, au cours de laquelle il avait voulu suivre son colonel.

Caporal TOURTELLIER, brancardier au 124^e d'infanterie : depuis le début de la campagne, a rempli sa mission avec un esprit de sacrifice et un dévouement des plus rares, opérant sous le feu, par tous les temps, le jour et la nuit, sans vouloir se reposer. Après le combat du 19 février, a dirigé une équipe de brancardiers dans des conditions particulièrement dures, en raison de la distance et de l'état des boyaux de communication.

Sergent LAUZANNE, 124^e d'infanterie : a entraîné sa section à l'assaut avec une grande bravoure et a été blessé grièvement.

Soldat SALMON, 124^e d'infanterie : a toujours donné le plus bel exemple de bravoure et de sang-froid. A été grièvement blessé.

Sous-lieutenant TALLIGAUT, 124^e d'infanterie : occupant avec sa section un bois battu par les mitrailleuses ennemies, a, par son énergie, entraîné ses hommes et coopéré à une charge à la baïonnette dirigée par le colonel, chargé au cours de laquelle il a été mortellement blessé.

Sergent-major DUFUÉ, 124^e d'infanterie : a très bravement entraîné sa section à l'assaut des tranchées allemandes. Y a trouvé une mort glorieuse.

150^e régiment d'infanterie.

Capitaine WURTZ : grièvement blessé le 22 août, revenu en décembre, a pris, le 19 février, le commandement de sept compagnies d'attaque en remplacement d'un chef de bataillon blessé. A, avec autant d'énergie que de bravoure, entraîné les colonnes d'attaque à la tête desquelles il est tombé mortellement blessé.

Lieutenant ECORCHEVILLE : blessé le 23 septembre à l'attaque d'un village, a donné en toutes circonstances l'exemple de la bravoure et du sang-froid. Est tombé mortellement blessé à la tête de sa compagnie à l'assaut d'une tranchée allemande en criant à ses hommes : « En avant, faites votre devoir ! ».

Lieutenant NICOLLET : le 19 février, a entraîné avec une grande bravoure sa compagnie à l'attaque d'une tranchée allemande devant laquelle il est tombé grièvement blessé.

Sous-lieutenant FOULON : a pris part à toutes les affaires auxquelles le régiment a participé. A montré en toutes circonstances, de l'entrain, du sang-froid, de la bravoure et le meilleur exemple à tous les points de vue. A été tué le 19 février en entraînant sa compagnie à l'assaut.

Sous-lieutenants ROUZIERE et MEMBOT : belle conduite et bel exemple de bravoure à la tête de leur compagnie à l'assaut de tranchées allemandes devant lesquelles ils sont tombés grièvement blessés, le 19 février.

Lieutenant LE BIAN : blessé au cours de la campagne, puis cité à l'ordre du corps d'armée, a pris, le 19 février, le commandement d'un bataillon dont les deux chefs avaient été successivement blessés au cours de l'attaque. A continué à entraîner le bataillon qu'il a maintenu sur la position conquise, position qu'il a su intelligemment organiser.

Sous-lieutenant OUDIN : le 19 février, à l'assaut d'une tranchée, a entraîné sa compagnie avec autant de courage que d'énergie sous un feu des plus violents. Est resté, à la fin de l'action, le seul officier valide de son bataillon.

Sergent FURNES : s'est particulièrement fait remarquer par son énergie et son courage en entraînant ses hommes en avant.

Aspirant KAMN : belle conduite et bel exemple de bravoure et d'entrain au combat du 19 février.

Sergent-major TAQUET : a contribué par son sang-froid à maintenir sous le feu l'ordre dans la compagnie au combat du 19 février.

Aspirant SEJOURNÉ : a, sous un feu violent, fait avancer sa troupe contre des retranchements ennemis.

Sergent MULET : s'est particulièrement fait remarquer par son énergie et sa bravoure. A été blessé grièvement.

Sergent GAILLARD : a su, par son exemple, entraîner d'une manière remarquable sa section à l'attaque d'une tranchée allemande, le 19 février.

Adjudant LE TENNIER : a montré beaucoup de ténacité, de sang-froid et de courage sous un feu intense au combat du 19 février.

Sergent CHARLES : a, par son exemple, entraîné toute sa section sous un feu très meurtrier, à l'assaut d'une tranchée allemande, le 19 février.

Soldat PIGER : au combat du 19 février, surpris par un détachement ennemi, a fait exécuter immédiatement un feu à volonté et a entraîné son escouade au cri de : « En avant ! ».

Caporal CRIBIER : a, par sa ténacité et son énergie, maintenu ses hommes sous un feu violent et coopéré activement à la conservation de la position conquise.

Soldat HELLEN : au combat du 19 février, a montré de la bravoure jusqu'à la témérité.

Soldat BRAQUEMONT : a contribué par son exemple, à entraîner une section en avant sous un feu violent.

Soldat **GASNIER** : s'est proposé pour porter des renseignements, au combat du 19 février, et a accompli sa mission à plusieurs reprises sous un feu des plus violents.

Soldat **RAIDIGUE** : s'est offert spontanément comme agent de liaison, a rempli son rôle dans des conditions très délicates sous un feu des plus violents.

Soldat **BRIERE** : s'est toujours offert spontanément dans le service de patrouilles et a montré le plus grand mépris de la mort chaque fois qu'il s'est agi d'aborder l'ennemi.

Caporal **LAIGNEAU** : le chef de la section de mitrailleuses ayant été tué, a pris le commandement de la section et a fait preuve d'initiative, de courage et de mépris de la mort sous un feu des plus violents.

Soldat **VARENNES** : est arrivé un des premiers sur la position à conquérir, le 19 février, sous un feu très violent. A montré le plus grand mépris de la mort.

Soldat **VERANI** : est arrivé un des premiers sur la position à conquérir, le 19 février, sous un feu très violent. A montré le plus grand mépris de la mort.

Soldat **LEBLEVE** : ayant été blessé au combat du 19 février, ne voulait pas quitter la ligne de feu. Ne s'est retiré que sur l'ordre du commandant de sa compagnie.

Caporal **GALAINE** : a conduit son escouade au feu avec un magnifique esprit de décision. A donné à ses hommes un exemple digne de tout éloge.

Soldat infirmier **SCHWARZ** : a montré le plus grand dévouement à relever les blessés malgré un grand surmenage et les dangers qu'il courait.

Adjudant **NOYER** : a montré depuis le début de la campagne, la plus grande bravoure ; toujours prêt à assurer une mission périlleuse ; s'est particulièrement distingué le 19 février, à l'attaque des positions allemandes.

Adjudant **LE COZ** : a pris part à tous les combats depuis le début de la campagne en qualité de mitrailleur, a montré en toutes circonstances beaucoup de bravoure, d'entrain, de sang-froid et de mépris du danger.

Caporal **GOUPIL** : a pris part à la campagne jusqu'au 23 septembre 1914. Blessé très grièvement à l'abdomen au milieu de deux de ses camarades tués et huit autres blessés, a continué le feu de la mitrailleuse pendant un quart d'heure jusqu'au moment où il s'est évanoui. Revenu sur le front au mois de décembre.

Lieutenant **THEBAULT** : a enlevé sa compagnie à l'assaut d'une tranchée ennemie, a amené une part de ses hommes jusqu'aux réseaux de fil de fer et les y a maintenus sous une violente fusillade. A été tué.

Sous-lieutenant **GUICHARD** : a mené une partie de sa compagnie à l'assaut d'une tranchée allemande, l'a maintenue à 400 mètres de cette tranchée sous une violente fusillade. A été tué.

Sergent **LEROY** : a enlevé sa section à l'assaut d'une tranchée allemande. A pris, après la mise hors de combat des officiers de sa compagnie, le commandement des fractions arrêtées à 100 mètres de la tranchée ennemie et les y a maintenus jusqu'à la nuit tombante.

Adjudant **LEGENDRE** : a, sous un feu très violent d'obus et de bombes, par sa ténacité et son courage, forcé l'ennemi à évacuer une tranchée.

Soldat **AUFORT** : s'est élancé spontanément sur le parapet d'une tranchée occupée par les Allemands qui lançaient des grenades et des bombes. Les a forcés, par son tir à bout portant, à abandonner leurs positions. Fut blessé à ce moment d'une balle à l'épaule.

Caporal **PROVOST**, 104^e d'infanterie : n'a cessé, depuis le début de la campagne, de faire preuve du plus grand courage et du plus grand sang-froid. Notamment le 27 février, est sorti le premier de sa tranchée, entraînant sa troupe à l'assaut d'une position ennemie. N'est revenu à l'arrière que sur l'ordre du commandant de sa compagnie.

Sergent **DEMORE**, 104^e d'infanterie : n'a cessé depuis le début de la campagne de faire preuve du plus grand sang-froid et du plus grand courage. A déjà été cité à l'ordre du régiment. Est sorti le premier de la tranchée pour se lancer à l'assaut d'une tranchée ennemie, montrant le plus bel exemple à ses hommes.

Adjudant **PILPAY**, 104^e d'infanterie : fait preuve du plus grand courage, du plus grand

zèle, de beaucoup d'entrain et d'un dévouement illimité depuis le commencement de la campagne. Du 26 février au 3 mars 1915, a porté de jour et de nuit, les ordres du chef de bataillon sous un feu extrêmement violent avec un calme admirable.

Sergent **LEBRUN**, 103^e d'infanterie : sous-officier remarquable qui a donné, depuis le début de la campagne, des preuves répétées du plus brillant courage ; toujours prêt pour les missions difficiles et périlleuses, tireur émérite ; a tué ou blessé de nombreux Allemands.

LÉGION D'HONNEUR

Sont nommés dans la Légion d'honneur :

Au grade de commandeur.

Général de division **BOURDERIAT** : sur deux théâtres d'opérations successifs, s'est dépensé sans compter à la tête d'une division. Malade, n'a quitté son commandement que sur ordre.

Général de brigade **SILVESTRE**.

Au grade d'officier.

Lieutenant-colonel **DROUIN**, 3^e d'infanterie : excellent chef de corps, inscrit au tableau pour officier de la Légion d'honneur pour faits de guerre au Maroc. Continue à rendre des services signalés comme chef de corps. Une citation.

Colonel **BRISAUD-DES-MAILLET**, commandant une brigade de chasseurs : officier supérieur de la plus haute distinction. D'une activité intellectuelle et physique remarquable, parmi les plus vaillants et les plus brillants au feu, exerçant sur sa troupe un empire irrésistible.

Général de brigade **DE TEYSSIERE** : officier général distingué qui s'est bravement comporté pendant la campagne.

Général de brigade **PELLETIER DE VOILEMONT** : a pris le commandement de sa brigade le 19 août, dans des circonstances difficiles. Le 25 août, s'est emparé d'une position et l'a conservée de 10 heures à 17 heures permettant par sa ténacité l'arrivée de nouvelles troupes. Depuis, en toutes circonstances, dans différents combats, n'a cessé de faire preuve de calme, de vigueur, d'activité, d'autorité et de courage.

Général de brigade **ARLABOSSE**, commandant une division d'infanterie : officier général au cœur chaud, actif et énergique. Exerce depuis le 1^{er} janvier 1915, le commandement d'une division et y déploie de belles qualités d'intelligence, d'activité, d'entrain et d'énergie.

Lieutenant-colonel **PINOTEAU**, 293^e d'infanterie : a eu le drapeau de son régiment décoré par décret du 1^{er} novembre pour prise d'un drapeau à l'ennemi.

Général de brigade **CHÉRÉ** : commande sa brigade depuis le commencement de la guerre avec la fermeté, la haute intelligence, le calme et la sûreté de jugement qui l'ont toujours distingué. Conserve au feu, avec une belle bravoure, un sang-froid parfait.

Chief de bataillon **D'OLLENBOURG**, 295^e d'infanterie : le 18 octobre dernier a conduit son bataillon à l'attaque d'une façon très brillante, faisant l'admiration des troupes qu'il dépassait et a construit des tranchées sous le feu des mitrailleuses ennemies. S'est maintenu sur ses positions. Grièvement blessé le 26 octobre.

Général de brigade **LACOTTE** : blessé le 31 août, rend les services les plus distingués depuis le mois de novembre dans le commandement de sa brigade.

Lieutenant-colonel **VALLET**, 5^e tirailleurs de marche : commande son régiment de tirailleurs depuis le début des opérations avec une activité inlassable, faisant preuve dans les circonstances les plus critiques de bravoure et d'abnégation.

Général de brigade **BRASIER** de **THUY**, commandant une division d'infanterie : officier général des plus distingués qui s'est signalé en toutes circonstances depuis le début de la campagne.

Lieutenant-colonel **SCHUHLER**, 237^e d'infanterie : a pris avec son régiment une part très active aux combats du 22 au 30 octobre et a reçu le témoignage de la satisfaction des généraux, commandant la division et la bri-

gade, sous les ordres desquels il était placé pour les brillantes qualités qu'il a montrées dans les combats et le service des tranchées.

Colonel **DEHAY**, commandant une brigade d'infanterie : s'est distingué par son courage dans les différents combats auxquels il a pris part et par les brillantes qualités qu'il a montrées dans le commandement de sa brigade. A été blessé.

Colonel **ANCEL**, commandant une brigade d'infanterie : officier supérieur de tout premier ordre. Placé à un des commandements les plus difficiles du front, n'a cessé de donner à tous l'exemple du courage, de l'énergie dans les circonstances les plus critiques. A fait de son régiment un outil de combat dont il peut tirer ce qu'il voudra.

Colonel **MATHIEU**, commandant une brigade d'infanterie : officier supérieur de grande valeur intellectuelle et morale qui commande actuellement une brigade avec une incontestable autorité.

Lieutenant-colonel **STEINMETZ**, 312^e d'infanterie : a pris part à de nombreuses campagnes aux colonies. S'est acquis de nouveaux titres par ses services dans la campagne actuelle.

Lieutenant-colonel **BARRAUD**, 344^e d'infanterie : excellent chef de corps. Grièvement blessé en conduisant le 29 août, son régiment à l'attaque.

Colonel **ESCALLON**, commandant une brigade d'infanterie : s'est brillamment comporté pendant toute la campagne comme chef de détachement et comme chef de corps. Grâce à son énergie un village cerné et déjà occupé en partie par l'ennemi fut repris et 160 Allemands faits prisonniers.

Chief de bataillon **PROTET**, 157^e d'infanterie : a fait de nombreuses campagnes aux colonies. S'est acquis de nouveaux titres dans la campagne actuelle. Blessé le 27 août, a rejoint le front aussitôt guéri.

Chief de bataillon **PRADAL**, 252^e d'infanterie : excellent officier, énergique, plein de cœur et d'un dévouement à toute épreuve. S'est montré depuis le commencement de la campagne chef avisé, ferme et d'une grande expérience. Très belle attitude au feu, particulièrement aux combats des 27 et 28 septembre où, violemment contusonné, il a refusé de se laisser soigner pour continuer à exercer son commandement.

Colonel **CAMORS**, 105^e d'infanterie : depuis le début de la campagne commande son régiment avec une rare énergie. D'une bravoure incontestée, il a une grande autorité sur les hommes qui le suivraient n'importe où. A été cité le 12 septembre à l'ordre de l'armée pour avoir vaillamment commandé son régiment dans les combats du 11 au 21 août.

Au grade de chevalier.

M. **LEROY**, commissaire de police, chef de service à l'état-major d'une armée ; affecté à une armée en qualité de commissaire, chef de service, a non seulement apporté dans l'exécution de sa mission le zèle et l'esprit de sacrifice dont il avait fait preuve au cours d'une longue carrière, mais a poussé ces qualités jusqu'aux plus extrêmes limites de l'énergie humaine. A tenu à remplir personnellement les missions les plus périlleuses et a souvent apporté par sa présence et son exemple un véritable réconfort aux combattants.

M. **HARREGUY**, commissaire de police, chef de service à l'état-major d'une armée ; affecté à une armée en qualité de commissaire de police, chef de service, s'est acquitté de ses fonctions avec un zèle, un dévouement et un succès remarquables. A donné à maintes reprises à son personnel l'exemple de la bravoure et du sang-froid sous le feu.

Lieutenant de réserve **POPI**, 7^e d'infanterie : officier d'une énergie et d'un sang-froid remarquables. Ne cesse en outre depuis le début de la campagne de donner des preuves de très réelles qualités militaires. Au cours des dernières opérations, s'est distingué notamment le 1^{er} février en portant lui-même une mitrailleuse à quelques mètres d'une tranchée ennemie et le 17 février en lançant sa compagnie à l'assaut d'une tranchée où il a réussi à prendre pied et à progresser malgré le feu très violent de l'ennemi. A déjà été l'objet de deux citations à l'ordre de l'armée.

Sous-lieutenant de réserve **GENSAC**, 7^e d'infanterie : officier d'une grande bravoure qui

s'est révélé comme un véritable conducteur d'hommes. A, par son action, habile et énergique, repoussé une contre-attaque allemande qui avait pénétré dans nos lignes et a opéré d'une façon telle que 1 officier, 2 sous-officiers et une quinzaine d'hommes sont restés prisonniers entre nos mains.

Lieutenant **BABB** (William), 314^e d'infanterie : étant à son poste téléphonique a été frappé par un obus qui l'a grièvement blessé ; ayant la mâchoire fracassée et une épaule et un bras fracturés, a eu l'énergie de communiquer le renseignement important qu'il voulait transmettre.

Capitaine de réserve **BOAS**, état-major d'une division d'infanterie : a fait preuve, en toutes circonstances, du plus beau sang-froid et d'un remarquable courage, sollicitant à maintes reprises l'honneur d'être désigné pour les missions les plus périlleuses. Blessé très grièvement le 10 mars 1915, en se portant, malgré un violent bombardement, dans la tranchée la plus avancée pour observer de plus près la position de l'ennemi.

Lieutenant de cavalerie **CHAPELET**, observateur en aéroplane : officier ardent et brave, a exécuté de nombreuses reconnaissances et photographies dans des circonstances difficiles. Le 17 décembre 1914, notamment, il a pris des croquis de la position ennemie, par un temps très dur et sous le feu nourri de batteries spéciales. Le 12 mars courant, il est parti, par un temps brumeux, jeter des bombes sur les cantonnements allemands et est revenu de nuit.

Chief de bataillon **ALÉTHAUT**, 20^e d'infanterie (actuellement chef d'état-major d'une division) : a conduit avec la plus grande hardiesse et le plus grand courage son bataillon à l'attaque d'une position allemande très fortement organisée. S'est emparé de cette position, dont il a su maintenir la possession, dans une situation critique, le 23 décembre.

Capitaine **LOUVEAU**, 88^e d'infanterie : a brillamment mené l'assaut de deux tranchées allemandes dont il s'est emparé dans la journée du 8 janvier. Au feu depuis le premier jour a toujours vigoureusement mené sa compagnie et a pris part à tous les combats. A coopéré le 9 janvier à repousser une violente contre-attaque au cours de laquelle de nombreux Allemands avaient réussi à pénétrer dans la tranchée conquise.

Capitaine **BEERNARD**, 59^e d'infanterie : a enlevé sa compagnie à l'assaut avec une cranerie remarquable et, malgré la traversée d'une zone très battue, a su, par ses habiles dispositions, limiter les pertes au minimum.

Lieutenant **LAJOU**, 59^e rég. d'infanterie : chef de section, le 22 août, s'est emparé d'une tranchée allemande. Le 8 septembre, blessé à l'épaule par un éclat d'obus, a maintenu sa section sur une position non fortifiée qu'il fallait conserver à tout prix, malgré une pluie de balles et d'obus : a fait personnellement quatre prisonniers. A commandé brillamment sa compagnie, puis pendant quatre jours le bataillon avec une énergie digne d'éloges.

Adjoint au chef de corps, travaille jour et nuit sans trêve ni repos, pour assurer la transmission et l'exécution des ordres ; a encore donné des preuves de dévouement et d'énergie dans la période difficile du 16 au 21 février.

Lieutenant **BAREILLES**, 50^e d'infanterie : le 18 février, excitant sa compagnie avant le signal de l'assaut, l'a enlevée comme un seul homme et conduite d'un bond admirable dans la tranchée ennemie où elle s'est maintenue contre toute tentative de l'ennemi. A été blessé.

Capitaine de cavalerie **FRÈNE**, commandant la 12^e compagnie du 11^e d'infanterie : le 16 février, a fait preuve de calme et de sang-froid au moment où nos tranchées étaient soumises à un violent bombardement. A pris le commandement du bataillon au moment où le commandant a été grièvement blessé ; par son énergie, a maintenu les troupes occupant les tranchées jusqu'à l'arrivée de renforts.

Capitaine de cavalerie **BOUIC**, commandant la 2^e compagnie du 11^e d'infanterie : le 16 février, a fait preuve de courage et d'énergie au moment où sa compagnie a subi un violent bombardement, est parti à sa tête à l'assaut des tranchées allemandes, est tombé blessé à 20 mètres de ces dernières. Abrité dans un trou d'obus, a rampé toute la nuit pour échapper aux patrouilles allemandes ; est rentré

dans nos lignes le lendemain au point du jour.

Lieutenant **FERRAND**, 9^e d'infanterie : a, depuis le début de la campagne, donné le plus bel exemple d'un courage froid et résolu. A été l'objet de deux citations à l'ordre de l'armée pour sa belle conduite. Pendant les journées des 16, 17 et 18 février, a par ses nombreuses et très judicieuses observations, fourni au commandement de précieux renseignements. Repéré par l'artillerie ennemie, est resté seul à son poste sous une pluie d'obus pour téléphoner lui-même le résultat de ses observations.

Capitaine **AUGE**, 13^e d'artillerie : grièvement blessé le 8 septembre au poste de commandement où il était resté sous une pluie de mitraille. A rejoint le front le 18 novembre et bien qu'incomplètement guéri, a repris le commandement de son groupe, y donnant les plus beaux exemples de mépris du danger et dirigeant ses tirs avec une maîtrise remarquable ; a particulièrement appuyé les attaques de la division du 16 au 24 février et contribué à leur succès.

Capitaine de réserve **VILLEMOT**, 23^e d'artillerie : officier de réserve de haute valeur. Cité à l'ordre de l'armée pour sa bravoure et sa résolution. Pendant le combat du 2 mars, blessé à son poste d'observation par éclats d'obus à la main et à la cuisse, a volontairement conservé le commandement de sa batterie jusqu'à la fin du combat et ne s'est rendu au poste de secours qu'après avoir appelé à lui l'officier destiné à le remplacer et lui avoir donné toutes les indications nécessaires au bon fonctionnement de sa batterie.

Capitaine **CARRÉ**, 151^e d'infanterie : sa compagnie ayant été amenée à s'écarter de ses tranchées à la suite de l'explosion de fourneaux de mines suivie du jet de bombes aveuglantes et d'une attaque allemande, a fait preuve du plus grand dévouement en la replaçant sur la ligne et en la maintenant, bien que gravement blessé ; a donné dans cette circonstance, comme déjà à maintes reprises, le plus bel exemple de courage aux troupes sous ses ordres.

MÉDAILLE MILITAIRE

Sont décorés de la médaille militaire :

Soldat **CANTIER**, clairon au 6^e bataillon de chasseurs : a montré le plus beau courage dans les combats livrés par le bataillon et en dernier lieu à l'attaque du 17 février.

Cavalier **BOISSAY**, 8^e rég. de chasseurs : gravement blessé par un obus qui venait de tuer l'officier qu'il accompagnait, a, par son attitude, donné un magnifique exemple de courage, de dévouement et de sentiment du devoir qui a vivement impressionné tous ceux qui en ont été les témoins, en exaltant leur moral de la façon la plus heureuse.

Maréchal des logis **DESOIL**, 22^e dragons : son chef de section ayant été grièvement blessé, a pris le commandement de la section et a su la maintenir au combat sous un feu violent ; dans un combat de nuit, a donné un bel exemple d'indépendance en entraînant ses hommes sur l'ennemi.

Sergent **CROZAT**, 32^e d'infanterie : de service à un poste d'écoute, a été blessé très gravement par l'explosion d'une bombelancée des tranchées allemandes. Blessure qui nécessitera l'amputation de la cuisse.

Sergent-major **MARTIN**, 301^e d'infanterie : au cours d'une attaque de nuit, est entré avec deux hommes de sa demi-section dans une maison qu'il savait occupée par un poste allemand ; a tué plusieurs hommes du poste et a fait douze prisonniers.

Caporal **MARCHAND**, 36^e d'infanterie : blessé très grièvement. Evacué une première fois pour maladie, aurait pu rester au dépôt, vu son état chétif. A réclaté son retour sur le front. A perdu l'œil droit des suites de sa blessure.

Caporal **FORGET**, 132^e d'infanterie : au cours d'un bombardement des plus violents, s'est élancé dans une tranchée ennemie avec quelques hommes et y a fait douze prisonniers.

Adjudant-chef **BRETON**, 3^e génie : sous-officier très ancien (17 ans de services) qui, par son dévouement, et ses connaissances techniques, a rendu les plus grands services depuis le début de la campagne. Le 23 août

1914, chargé de la rupture d'un pont, a réussi complètement l'opération, ne mettant le feu sur l'ordre du commandement qu'à 9 heures, malgré le feu des mitrailleuses de l'ennemi qui occupait la rive opposée depuis minuit. Du 16 au 21 février, a montré une endurance remarquable dans la conduite du travail de deux sections du génie pour la réparation des tranchées, des abris et des défenses accessoires.

Soldat **CAZES**, 40^e d'infanterie : faisant fonctions de caporal, a entraîné ses hommes à l'attaque, en se portant résolument en avant et en donnant le plus bel exemple de courage et de sang-froid ; a été blessé au cours de l'attaque. A toujours été volontaire pour exécuter les missions les plus dangereuses. Blessé antérieurement à l'attaque du 29 septembre.

Maréchal des logis **HUGUES**, 55^e d'artillerie : d'une bravoure et d'une activité remarquables, a mérité à maintes reprises les éloges de ses chefs pour sa belle conduite au feu. S'est particulièrement distingué dans les tranchées où il commandait le tir des mortiers, tenant tête pendant deux jours à l'adversaire dont les bombes bouleversaient la tranchée, dégageant ses mortiers ensevelis pour les porter ailleurs, tirant sans relâche et réussissant à détruire un poste fortement protégé (16-17 février).

Adjudant **FERRAZ**, 67^e d'infanterie : nommé au commandement de la compagnie depuis la veille, le 20 février, était en première ligne pour les deuxième et troisième attaques ; a, chaque fois, brillamment enlevé sa compagnie au cours de l'attaque, sous le feu des mitrailleuses ; a vu tomber mort son adjudant qui le suivait, lui a enlevé ses papiers et a repris immédiatement la tête de sa compagnie ; a constamment fait preuve de la plus grande bravoure et de la plus belle cranerie.

Soldat **LEFEVRE**, 106^e d'infanterie : a donné les plus grandes preuves d'énergie et d'attachement au drapeau. Fait prisonnier, s'est évadé pour rejoindre le front. Étant malade, a refusé de se laisser évacuer pour prendre part à l'attaque prescrite à son régiment ; a été blessé au cours de cette attaque.

Sergent **LAUTIER**, 58^e d'infanterie : a été pour ses hommes un bel exemple de courage et d'allant au cours de l'assaut d'une position allemande formidablement retranchée ; par son énergie et malgré une blessure grave, a maintenu sa demi-section pendant plus de trois heures devant les réseaux allemands sous un feu violent de mousqueterie. Recevant l'ordre de se replier alors que son chef de section ne donnait plus signe de vie, a assuré le repli de tous ses hommes et s'est porté en arrière le dernier. Déjà blessé dans un combat antérieur.

Soldat **GONDAREAU**, brancardier au 58^e d'infanterie : brancardier de compagnie. Après le combat du 21 février a recueilli les blessés et quelques morts. A prolongé son service après avoir été blessé. A reconnu tous les corps restés entre les deux lignes ennemies distantes de cent mètres et a pu ensuite attester que tous les blessés étaient ramenés.

Sergent-major **AMAN**, 131^e d'infanterie : le 16 février, arrivé à proximité d'une mitrailleuse ennemie, reçu plusieurs projectiles dans les jambes et dans les bras ; conserva néanmoins le commandement de sa section et ne l'abandonna qu'au moment où épuisé il tomba sans connaissance.

Sergent **GALLET**, 4^e génie : commandant une section du génie, placée en tête d'une colonne d'assaut, s'est élancé en avant sous un feu violent entraînant par son courage tout son détachement. A pénétré le premier dans les tranchées ennemies ; blessé grièvement d'une balle, n'a cessé de donner à ses hommes le plus bel exemple d'héroïsme.

Sergent **GUERRE**, 151^e d'infanterie : au cours des attaques allemandes du 1^{er} mars 1915, où tous les officiers de sa compagnie avaient été blessés, a, de lui-même, organisé et défendu un barrage qui a arrêté net l'ennemi et quoique blessé est resté à son poste, refusant de se faire évacuer.

Sergent **JAUGET**, 151^e d'infanterie : n'a cessé de donner à ses hommes le plus bel exemple de courage et d'entrain au cours d'une violente attaque ennemie, a su les maintenir pendant toute une journée en terrain découvert sous le feu le plus violent ; au cours de la contre-attaque, est entré le premier dans une tranchée occupée par les Allemands.

Sergent TAVERNE, 151^e d'infanterie : ses officiers avant disparu, a pris le commandement de la compagnie dans des conditions très difficiles. Par son énergie, son entraînement, son bel exemple, il l'a maintenue pendant toute une journée sous un feu violent et en terrain découvert, puis la nuit venue, l'a conduite à l'assaut d'une tranchée allemande dont il s'est emparé.

Soldat MACÉ, 162^e d'infanterie : soldat d'un courage remarquable, a pris part à la contre-attaque du 1^{er} mars à côté du commandant de la compagnie portant les ordres et renseignements en terrain découvert à de multiples reprises, malgré la fusillade et les bombes. A toujours fait l'admiration de tous, notamment le 16 décembre lors de l'attaque d'un fortin.

Caporal LAURENCOT, 2^e de marche du 1^{er} étranger : jeune français, engagé volontaire, qui a donné pendant six mois le plus bel exemple d'attachement au devoir et de discipline. Très grièvement blessé au crâne quand il plaçait une sentinelle de son escouade au poste d'écoute en avant de nos lignes.

Caporal RANDON, 40^e d'infanterie : faisant fonctions de sergent, s'est porté résolument en tête de sa demi-section ; a fait preuve du plus grand courage et, par son exemple, a entraîné ses hommes à l'assaut ; a été blessé de trois balles à la cuisse.

Adjudant CLAVEL au 112^e d'infanterie : n'a cessé, depuis le début de la campagne, de se signaler dans toutes les affaires auxquelles le régiment a pris part. Chargé notamment, le 16 février, de conduire une petite colonne d'attaque à l'assaut d'une tranchée ennemie, y a pénétré le premier, s'en est emparé sur une longueur de 80 mètres malgré une avalanche de bombes et de grenades : a résisté à deux contre-attaques, a réussi finalement à conserver le terrain acquis. A fait, en cette circonstance, preuve d'un tel courage et d'une si grande autorité qu'il a mérité de voir son nom donné spontanément par ses hommes à la tranchée conquise.

Sergent GUIRAL, 112^e d'infanterie : a demi enseveli par l'explosion d'une mine d'attaque, s'est dégagé sans aucun secours et s'est substitué dans le commandement d'une des fractions à son officier blessé. A organisé sous un feu particulièrement violent l'excavation creusée par la mine et s'y est maintenu malgré deux contre-attaques.

Soldat TEXIER, 112^e d'infanterie : agent de liaison du capitaine, a demandé à se faire remplacer, pour prendre part à l'attaque du 16 février. S'est élancé un des premiers sous la fusillade et sous les bombes en criant : « En avant les poilus ! ». A entraîné ses camarades par son exemple et a pris pied à leur tête dans la tranchée ennemie. A été blessé.

Sergent LEGAL, 40^e d'infanterie : a brillamment conduit sa demi-section à l'attaque, et le lendemain matin, lors d'une contre-attaque ennemie, a maintenu énergiquement ses hommes dans la tranchée conquise, bien qu'ayant affaire à des forces très supérieures ; a été blessé au cours de cette action.

Sergent SABATIER, 58^e d'infanterie : a continué à se porter à l'assaut après avoir reçu une blessure. A fait preuve de sang-froid en maintenant trois heures sous un feu violent la section privée de son chef.

Soldat MONTAGNE, 85^e d'infanterie : d'une activité et d'une bravoure remarquables. Donnant toujours l'exemple de l'entraîne et de la gaieté. A pris part à tous les coups de main qui ont été tentés dans la période du 15 au 24 février. Était en tête d'un groupe chargé de bouleverser un barrage allemand. A été blessé grièvement en lançant des grenades. Amputé du bras droit au-dessus du poignet. A continué au milieu de ses souffrances à conserver la même gaieté.

Sergent GASTON, 4^e tirailleurs : s'est particulièrement fait remarquer par son énergie et sa bravoure à la tête de sa demi-section lors de l'attaque du 2 mars. Blessé légèrement, est allé se faire panser seulement quand l'attaque a été repoussée. Déjà blessé le 30 août 1914.

Soldat SIBOLD, 37^e d'infanterie : ancien légionnaire ayant 15 ans de services et 15 campagnes. Engagé pour la durée de la guerre, a montré en toutes circonstances le plus grand courage. A été blessé une première fois en emportant le corps de son capitaine sous le feu de l'ennemi. Revenu au front, a été blessé une deuxième fois de treize éclats d'obus. A peine guéri a refusé un congé de convales-

cence pour reprendre sa place dans le rang. Vient d'être grièvement blessé d'une balle à la tête étant de faction dans la tranchée. N'a cessé d'être un modèle de courage et d'entraîne pour tous ses camarades.

Soldat BONNOT, 355^e d'infanterie : blessé le 19 septembre et revenu sur le front, a de nouveau été blessé gravement dans la nuit du 22 au 24 février par une balle reçue à la jambe en posant des chevaux de frise sur un point dangereux et très rapproché des lignes ennemies. A toujours fait preuve d'un grand courage et d'une rare énergie dans l'accomplissement de missions périlleuses. Vient d'être amputé de la jambe.

Maréchal des logis VILLEY, 1^{er} d'artillerie de montagne : a fait continuer le feu de sa section sous un tir violent et encadré d'obusiers de 105 et a été très grièvement blessé. A donné depuis le début de la campagne de nombreux exemples de bravoure.

Sergent AUBERT, 4^e tirailleurs indigènes : s'est particulièrement distingué le 6 novembre et le 30 décembre où il a été légèrement blessé. Le 27 février 1915, en faisant exécuter des travaux dans les tranchées de 2^e ligne, a été atteint de plusieurs blessures extrêmement graves par éclats d'obus.

Soldat COLPIN, 14^e d'infanterie : excellent soldat, remarquable de courage. Dans la nuit du 2 au 3 mars, marchant comme grenadier à la tête d'une section qui devait enlever une tranchée, a sauté le premier dans cette tranchée et en lançant des pétards a déterminé la fuite des Allemands et a entraîné ses camarades. Déjà blessé le 25 septembre.

Adjudant BOUSQUET, 7^e d'infanterie : le 5 mars, a sauté le premier dans une tranchée ennemie, a tué de sa main le capitaine de la compagnie.

Soldat DEYMA, 7^e d'infanterie : le 5 mars, a pénétré un des premiers dans une tranchée ennemie et a tué de sa main plusieurs Allemands et l'officier qui venait de lui couper un doigt.

Caporal DELINIERE, 110^e d'infanterie : le 17 février, après la prise d'une position ennemie envoyée en reconnaissance dans un boyau, a surpris cinq Allemands, en a tué deux et a ramené les trois autres prisonniers.

Brigadier MATHIEU DE VIENNE, 8^e d'artillerie : éclaireur depuis le début de la campagne, a fait preuve de courage et de dévouement dans toutes les affaires, s'offrant toujours pour les postes périlleux. Très grièvement blessé à la tête, le 8 septembre, n'est pas encore remis des suites de sa blessure.

Adjudant-chef GILBERT, 5^e tirailleurs de marche : sous-officier ancien de services et de campagnes. S'est distingué au combat du 30 août où il a été sérieusement blessé. A rejoint aussitôt guéri.

Sergent DUBUAL, 3^e de marche de tirailleurs algériens : en campagne depuis le début des hostilités. Blessé le 15 septembre, a refusé de se laisser panser avant la fin du combat, a continué à assurer son service. Le 15 novembre, au cours d'une violente attaque allemande, a maintenu sa section. Le 15 décembre, a pris le commandement de sa compagnie dans des circonstances critiques et l'a remarquablement dirigée.

Caporal MESSAOUDI (Saïdi ben Rabat), 3^e tirailleurs algériens : le 13 novembre, sous un feu très meurtrier de l'ennemi, s'est porté au secours de son capitaine mortellement blessé et a assuré son transport au poste de secours. Caporal très énergique, d'une inaltérable bonne humeur.

Caporal LAISSAOUI (Saïd ben Mahfoud), 3^e tirailleurs algériens : le 14 décembre, dans une charge à la baïonnette dirigée contre les tranchées allemandes, est arrivé sur l'ennemi le premier de son peloton, entraînant tous ses camarades, a fait preuve en l'occasion d'un courage exceptionnel.

Caporal NEDJARI (Saïd ben Mohamed), 3^e tirailleurs algériens : blessé le 22 août, est resté sur la ligne de feu et a continué à combattre. Blessé à nouveau le 20 septembre, a rejoint aussitôt qu'il a été capable de marcher. Excellent caporal, plein d'entraîne et de courage.

Tirailleur SAFI ben Lakdar, 3^e tirailleurs algériens : excellent soldat toujours prêt à aller de l'avant. A été atteint de 2 blessures pendant la campagne actuelle le 15 septembre et le 16 novembre.

Tirailleur LOUZZABI (Aïssa ben Atallah ben Abdelkader ben Haouari), 3^e tirailleurs

algériens : le 29 août, la compagnie se trouvant prise entre le feu de l'ennemi et celui d'une compagnie de tirailleurs, s'est présentée comme volontaire pour aller faire cesser le feu de cette dernière, faisant preuve d'un grand courage et d'un réel mépris du danger. Blessé grièvement le 15 septembre, est revenu sur le front à peine guéri.

Tirailleur RAIL (M. hamed), 3^e tirailleurs algériens : deux blessures de guerre, le 15 septembre à l'épaule gauche, blessé le 5 novembre au bras droit, est revenu aussitôt guéri, soldat plein d'entraîne.

Sergent CHAPOTEAU, 46^e d'infanterie : sous-officier d'un rare courage, fait preuve à tout instant d'une endurance et d'un courage au-dessus de tout éloge. Sans prendre un moment de repos, s'est à diverses reprises, porté aux points critiques pour ranimer le courage et la confiance de ses soldats, faisant lui-même le coup de feu debout sur les tranchées, étonnant hommes et gradés par son mépris du danger. Au cours de l'attaque du 3, s'est offert spontanément pour lancer d'un point dangereux des pétards de mélinite sur les tranchées allemandes, ce qui permit la progression d'une compagnie. Au cours de cette même attaque, a su par son énergie, maintenir ses hommes sur la position conquise, au moment d'une contre-attaque.

Brigadier FAVROT, 17^e dragons : a été blessé en secondant son officier de peloton dans une reconnaissance exécutée dans des conditions particulièrement périlleuses et fait prisonnier après une énergique défense. A été cité à l'ordre de l'armée.

Cavalier JARICOT, 17^e dragons, détaché à un groupe d'auto-canon : le 30 octobre, étant chef de pièce d'une auto-mitrailleuse et ayant reçu l'ordre d'attaquer une mitrailleuse allemande placée à l'entrée d'un village, a fait avancer, malgré un feu violent d'infanterie et de mitrailleuses, sa voiture jusqu'à 100 mètres de la barricade ennemie, a ouvert le feu avec un courage et un sang-froid remarquables. A été blessé à la poitrine d'une balle et à la figure de plusieurs éclats dont l'un a entraîné la perte d'un œil.

Cavalier GATILLE, 12^e hussards, détaché à un groupe d'auto-canon : le 30 octobre, chargeur d'une mitrailleuse qui, devant attaquer une mitrailleuse allemande placée à l'entrée d'un village, s'est élancé sous un feu violent d'infanterie et de mitrailleuses jusqu'à 100 mètres de la barricade ennemie, a rempli avec le plus grand soin ces fonctions jusqu'au moment où il a été grièvement blessé d'une balle dans la poitrine et de plusieurs éclats au visage.

Adjudant HASSELVANDER, 132^e d'infanterie : a commandé sa section avec la plus grande énergie à l'attaque du 21 février et pendant l'organisation du terrain conquis.

Adjudant BOUGEARD, 67^e d'infanterie : a montré depuis le début de la campagne les plus hautes qualités militaires. A été blessé le 6 septembre. Pendant les combats des 20 et 21 février, a maintenu sa section dans une situation des plus difficiles ; a repoussé toute la nuit les tentatives de contre-attaques.

Adjudant ESPAGNE, 46^e d'artillerie : remarquable chef de section qui a fait preuve sous le feu, en toutes circonstances, d'un sang-froid exceptionnel. A été blessé grièvement le 19 février.

Maréchal des logis MELINETTE, 46^e d'artillerie : excellent chef de pièce qui, sous les rafales les plus violentes de l'artillerie ennemie, s'est montré un modèle de sang-froid et d'énergie. A été blessé en commandant le tir de sa pièce le 18 février.

Caporal AMEN, 173^e d'infanterie : d'une bravoure remarquable, s'est maintenu à un poste très dangereux quoique blessé deux fois. N'a rejoint le poste de secours qu'après une troisième blessure et sur l'ordre formel de son capitaine.

Sergent ROBERT, 227^e d'infanterie : grièvement blessé au combat du 1^{er} octobre en cherchant à entraîner ses hommes au moment où on rapportait le corps de son capitaine, mortellement blessé, en leur criant : « Mes amis, vengeons notre capitaine ». A été atteint d'une blessure au visage qui lui a fait perdre complètement l'œil gauche, lui a perforé la voute palatine et l'a horriblement défiguré.

Le Gérant : G. CALMÉS.

Imprimerie, 31, quai Voltaire, Paris 7^e.